

Vieux garçon (Le), comédie en cinq actes, en vers

Auteur : Dubuisson, Pierre-Ulric (1746-1794)

Description & Analyse

DescriptionComédie en un acte et en vers, représentée au Théâtre français, le 16 Décembre 1782

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

76 Fichier(s)

Les mots clés

[Théâtre \(Comédie\)](#)

Informations éditoriales

Localisation du documentErasmus University Rotterdam (n° 894549773)
Identifiant Ark sur l'auteur<http://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb11900696c>

Informations sur le document

GenreThéâtre (Comédie)
Éléments codicologiques(8°) 106 pages numérotées
Date1783
LangueFrançais

Édition numérique du document

Éditeur de la ficheLaurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
Contributeur(s)Macé, Laurence (édition scientifique); Suze, Isabelle (édition numérique)

Citer cette page

Dubuisson, Pierre-Ulric (1746-1794), *Vieux garçon (Le)*, comédie en cinq actes, en vers, 1783

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 27/10/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Ecume/items/show/413>

Notice créée par [Isabelle Suze](#) Notice créée le 20/02/2023 Dernière modification le 23/05/2023

LE VIEUX GARÇON,
COMÉDIE.
EN CINQ ACTES,
EN VERS.

Par l'Auteur de THAMAS-KOULI-KAN.

Représentée pour la première fois , au théâtre françois ;
le 16 Décembre 1782.

D'autres auroient mieux fait ; moi , je n'ai pu mieux faire.

Prix 1 livre 10 sols.



A PARIS,

Rue Dauphine , près du Pont-Neuf.

Chez ALEX. JOMBERT, jeune, successeur de CH. ANT.
JOMBERT, son pere , Libraire du Roi pour l'Artillerie
& le Génie.

M. DCC. LXXXIII.

*Manuscript
Bibliothèque
& 3. Mage.*

Digitized by Google

Personnages.

GERCOUR, *vieux Garçon*,
SAINFAR, *officier Hollandois*,
DORVAL, *neveu de Gercour*,
DORIMON, *ami de Gercour*,
LUCILE, *femme de Dorval*,
SOPHIE, *filie de Dorimon*,
Mlle ARMAND, *gouvernante de*

Gercour,

GERMAIN, *Valet de Gercour*,

CLAUDINE, *païsane*,
MARTIN, *païsan*,

} autres
domestiques
de Gercour.

Acteurs.

M. Prévillè.
M. Molé.
M. Fleuri.
M. Vanhove.
Mlle Doligni.
Mlle Contat.

Mde Belcour.

M. du Gazon.

Mlle Joli.

M. Bourret.

*La Scène est dans une maison de campagne de Gercour,
à quelques lieues de Paris.*

AVERTISSEMENT.

LE but moral de cette Comédie m'a donné l'idée de l'entreprendre, & le courage de la risquer au théâtre, quoique j'eusse très-bien prévu que le tumulte, résultant de la foule qui accourt ordinairement à une première représentation, *ou de telle autre cause*, ne pouvoit qu'être extrêmement préjudiciable à l'effet d'un ouvrage dont le plan avoit besoin d'être suivi avec attention pour être compris & jugé.

Je ne pouvois, non plus, me flatter de parvenir à réunir tous les suffrages en attaquant, comme vice, un système qui n'a malheureusement aujourd'hui que trop de partisans. Mais l'espérance d'être utile aux mœurs, ne fût-ce que par ces vers,

Réparer ! de ce mot combien l'effet est rare !

On fait quand on outrage, & non quand on répare, &c.

Cette espérance, digne d'un cœur honnête, a suffi pour me tranquiliser sur toutes les contrariétés que pouvoit essuyer cet ouvrage.

Je n'ai pas cru devoir adopter à l'impression tous les changements que l'on m'a demandés à la représentation. Je sais que les lecteurs ne sont point choqués de ce qui leur a pu déplaire comme spectateurs, & qu'ils approuvent même, dans le silence du cabinet, des vers essentiels, pour préparer les effets & fonder les caractères, qu'à la première représentation ils avoient re-

A V E R T I S S E M E N T.

gardés comme inutiles, souvent par le seul désir de voir le dénouement, désir pour le dire en passant, contraire à la marche de toutes comédies de caractère, & qui, désormais, s'opposera souvent à l'effet dans la nouveauté.

Je finis en répondant à deux objections spécifiques auxquelles je m'étois attendu. Le pillage des domestiques n'est pas de bon goût, & ce que Sophie dit au Vieux Garçon au quatrième acte auroit dû être dit par quelqu'autre.

1^o. J'avois à peindre l'intérieur de la maison d'un garçon pris dans la classe moyenne de la société: il m'étoit impossible de peindre d'autres désordres que ceux auxquels une femme est censée remédier, & ce sont précisément les détails du ménage, les autres seroient hors de mon sujet.

2^o. J'ai dû répondre à ce dernier & dangereux argument des célibataires, *qu'il est toujours assez temps de se marier quand on est vieux*. J'ai dû y répondre vivement, & par une scène très-marquée; pour que la réponse fut plus frappante, il falloit qu'elle fût en action, & dans la bouche d'une femme, puisque ce sont les femmes que ce prétexte des célibataires offense le plus. Il ne me restoit donc qu'à donner à Sophie un caractère ferme, & une éducation philosophique; aussi l'ai-je fait élever par un homme.



LE VIEUX GARÇON,

C O M É D I E.

ACTE PREMIER.

S C E N E I.

LUCILE, DORVAL.

Ils sont en habit du matin, assis auprès d'une table sur laquelle on apperçoit l'appareil d'un déjeuner.

LUCILE *en se levant.*

ENFIN, mon cher Dorval, ton oncle est beaucoup mieux ;
Et nous pouvons, je crois, lui faire nos adieux :
Il me tarde déjà de revoir ma famille :
Mes regards inquiets cherchent par-tout ma fille :

DORVAL.

Ton fils n'a-t'il point part à ce pressant ennui ?

LUCILE.

Son pere est près de moi, je pense moins à lui ;
Ou plutôt, en tes traits son image tracée
Le rend ici par toi présent à ma pensée.

DORVAL.

Tu trouves toujours l'art de dire un mot flatteur ?

A

(2)

LUCILE.

C'est lorsque je te puis parler d'après mon cœur ;
Et je n'ai ce plaisir que quand un sort propice
Nous fait rencontrer seuls : car, telle est l'injustice
De ce Monsieur Gercour, qu'il semble mécontent
En voyant de nos cœurs le tendre épanchement.

DORVAL.

Oui, Lucile c'est là le triste caractère
D'un Garçon suranné, d'un vieux célibataire
Qui commence à sentir qu'un système trompeur
Ne peut, à soixante ans, faire que son malheur.
D'un cœur qui se flétrit le vide épouvantable
A lui-même, à présent le rend insupportable ;
Le mutuel amour de deux époux heureux
Ne lui présente plus qu'un aspect douloureux ;
L'hymen que repoussa son aveugle jeunesse
Semble chez autrui même offusquer sa vieillesse ;
Et pour plaire à son cœur en secret envieux,
Il ne faudroit jamais présenter à ses yeux
Que de mauvais maris & de méchantes femmes.

LUCILE.

Aussi j'ai remarqué, lorsque de bonnes ames
Viennent lui raconter quelques scandaleux traits,
Des ménages brouillés déplorables effets,
Que ton oncle aussi-tôt, plus gai qu'à l'ordinaire,
Les répète cent fois, & ne peut plus s'en taire.

DORVAL.

Il croit justifier par-là son sentiment :
Son esprit l'applaudit, mais son cœur le dément.

LUCILE.

Sais-tu bien, mon ami, qu'il est vraiment à plaindre ?
De toutes parts bientôt les chagrins vont l'atteindre :
Sans femme, sans enfans, & ne tenant à rien,
A quoi lui servira d'avoir beaucoup de bien ?
Sa vieillesse livrée à des mains mercenaires,
Manquera bien souvent des secours nécessaires.
En arrivant ici, ne l'avons-nous pas vu
Sous le poids de ses maux languissant, abattu,
Délaisse par ses gens & par la Gouvernante,

(3)

Qui, d'un legs assez fort étant impatiente,
Par des soins attentifs loin de le secourir,
Sembloit très-disposée à le laisser mourir ?
Mais le voici. La joie en ses yeux étincelle !

S C E N E II.

GERCOUR, LUCILE, DORVAL.

DORVAL,

Q'U'AVEZ-VOUS donc, mon oncle ?
GERCOUR.

Oh ! la bonne nouvelle !

Pour vous en faire part je vous cherchais tous deux,
C'est un de mes amis, le fait n'est pas douteux,
Qui m'écrit de Paris d'assez plaisantes choses. . .
Dans la même séance on a plaidé trois causes,
Trois séparations, sans ce qu'on ne fait pas !
Et de l'hymen encor vantez-moi les appas ;
Osez me soutenir qu'en plaisirs il abonde,
Que ce lien *charmant* fait le bonheur du monde !
Vous voyez cependant ! chacun en paroît las.
Une femme ! ah ! morbleu ! quel fardeau sur les bras !
Que je me fais bon gré d'avoir avec constance
Conservé les douceurs de mon indépendance !
Nous ne sommes point faits pour ces nœuds solennels
Qui nous tiennent courbés sous des fers éternels,
Que l'âge appesantit, & dont le poids trop rude
Remplit nos jours d'ennuis, de soins, d'inquiétude :
Les esprits sont entr'eux trop rarement d'accord,
Et l'esprit féminin, s'il n'est pas le plus fort,
Est bien, assurément, le plus opiniâtre.
Les ménages, aussi, ne sont qu'un vrai théâtre
De disputes, d'humeurs, de contrariétés,
De scandaleux travers & d'infidélités ;
C'est là sur-tout le point qui, pour le mariage,
M'a donné de tout temps un éloignement sage :
J'ai vu que, si l'on prend, au hasard, deux époux,
L'un passe pour un sot, l'autre pour un jaloux,

A 2

(4)

On en trouve par fois qui sont & l'un & l'autre,
LUCILE.

Monfieur, en vérité....

GERCOUR.

J'en excepte le vôtre,

Madame; mais enfin, vous ne faites pas loi,
Et, comme vous voyez, le grand nombre est pour moi.
Dès long-temps mon système est appuyé de preuves,
Et ces lettres n'ont fait que m'en fournir de neuves...
Eh bien ! vous restez là tous deux pétrifiés !
Que vous voudriez bien n'être pas mariés !
Ces séparations, je gage, vous tourmentent.

LUCILE.

Au contraire, Monfieur, nos ardeurs en augmentent ;
Et dût-on séparer un jour tous les époux,
Il en resteroit deux au moins, ce seroit nous.

GERCOUR, d'un air de mystère &
un peu perfideur.

Quoi ! jamais l'un de vous n'a senti quelque envie
De pouvoir recouvrer sa liberté ravie ?

LUCILE.

Pour moi, loin que mon cœur ait conçu de tels vœux,
Chaque jour, chaque instant lui rend plus chers ses nœuds.

GERCOUR.

Et vous, Monfieur !

DORVAL, avec un embarras feint.

Pour moi, s'il faut être sincère,

Mon oncle, je dirai, j'avouerai, sans mystère
Que j'ai, plus d'une fois, en secret souhaité
Recouvrer de ma main l'entière liberté.

GERCOUR, avec joie.

Eh bien ! j'avois raison.

LUCILE, à Dorval avec douleur.

Ah ! cruel ! quel langage !

Eh quoi !...

DORVAL, tendrement.

Va, ce seroit pour t'en rendre l'hommage,
Et prouver que mon cœur, maître encor de sa foi,
Ne l'eût jamais donnée à personne qu'à toi ;

(5)

Qu'après cinq ans entiers le doux nœud qui nous lie
Est, comme au premier jour, le charme de ma vie,
Et que je me suis fait, constant dans mes desirs,
Du plus saint des devoirs le plus grand des plaisirs.

GERCOUR.

Vous m'impatientez avec cet amour fade :
Savez-vous bien, Monsieur, que rien n'est si maussade
Que ces beaux sentimens, que ces tendres discours
Qu'à mes yeux vous osez vous tenir tous les jours ?
Cela me trouble, moi : ... mais, après tout, peut-être
Cet accord si parfait que vous faites paroître
Seroit nul, si le sort, en assemblant vos cœurs,
N'eût pris le rare soin d'assortir vos humeurs.

à Dorval.

Toi ! par exemple, toi, dont l'ame est si constante,
J'aurois voulu te voir une femme galante,
Coquette tout au moins.

DORVAL.

Cela ne se pouvoit,

Mon oncle.

GERCOUR.

Eh ! pourquoi donc, s'il vous plaît ? ... en effet,
Une femme coquette est aujourd'hui si rare !
Pourrois-tu m'expliquer quelle raison bizarre
Te porte à présumer qu'en aucun cas ton front
N'auroit pu recevoir le plus léger affront ?
Quand tu serois encor mieux tourné, plus aimable,
Une femme a par fois un goût inexplicable,
Soit que du changement l'attrait impérieux,
En égarant le cœur, éblouisse les yeux,
Combien n'en voit-on pas préférer sans scrupules,
A de charmans maris, des amans ridicules !

DORVAL.

Oui ; mais c'est bien souvent la faute de l'époux ;
Car, s'il faut être juste, avouons, entre nous,
Que c'est presque toujours le mari qui commence
A donner le premier des leçons d'inconstance ;
Et telle femme encor chérioroit la vertu
Sans l'exemple entraînant d'un mari corrompu.

(6)

Pour n'être point au rang de ceux que l'on abuse ;
N'apprétons point d'avance une coupable excuse ;
Tout mari qui veut fuir de semblables malheurs
En a deux sûrs garans , son amour & ses mœurs.

G E R C O U R.

Comment ? tu voudrois rendre un mari responsable.... ?

D O R V A L.

Sans doute , & je dis plus ; la honte ineffaçable
Dont les époux trahis sentent leur front chargé
N'est pas l'injuste effet d'un simple préjugé ,
Croyez-moi , c'est plutôt un reproche tacite
Que l'on fait au mari sur sa propre conduite ;
C'est même un sentiment , au fond plein d'équité ,
Qui porte à le punir d'une infidélité
À laquelle souvent il a donné naissance
En offrant à sa femme un motif de vengeance.

G E R C O U R *en colere.*

C'est fort bien raisonner ! le sexe assurément
Te doit , mon cher Dorval , un beau remerciement.

D O R V A L.

Je ne le flatte point , je dis ce que je pense ;
Je l'aime , je l'estime , & jamais ne l'encense.
Sexe aimable , du monde ornement enchanteur ,
Sa meilleure moitié , son Dieu consolateur ,
Parmi tes détracteurs si jamais je me range ,
Que mon cœur aussi-tôt se dessèche & te venge ,
Eh ! quand l'homme a perdu ses desirs , ses transports ,
Automate brisé dans ses plus beaux ressorts ,
Que reste-t-il encore à sa triste existence ?
Des peines sans plaisirs , des soins sans récompense.

G E R C O U R.

Je conçois aisément qu'avec un tel époux ,
Madame , on doit passer des momens assez doux ;
Mais j'en connois beaucoup dont l'humeur fatigante ,
Brusque , capricieuse , altière , rebutante ,
D'une femme , à la fin , doit lasser la vertu.
J'aurois voulu vous voir un mari bien bourru ,
Bien rempli de tra

(7)
LUCILE.

Ah ! si ma destinée
M'eût soumise au malheur d'un pareil hyménée ,
Chacun a ses défauts , mon mari par les siens
M'eût rendue attentive à corriger les miens ;
Il m'eût vu redoubler mes efforts pour lui plaire ;
Mes soins eussent bientôt changé son caractère :
La tendresse indulgente a toujours sur les cœurs
Un pouvoir assuré pour les rendre meilleurs.

GERCOUR.

Je le crois ; mais enfin , ce moyen , quoique sage ,
Chez les femmes , dit-on , est d'un trop rare usage :
J'en entends tous les jours , & rien n'est plus commun ;
Harceler leurs époux d'un reproche importun ,
En faire la satire , & même avec scandale
Aggraver les défauts que leur malice étale.
Mais brisons là-dessus. Toujours le célibat
Est entre nous l'objet d'un éternel débat.
Vous soutenez fort bien l'honneur du mariage ,
Et moi de mon état je soutiens l'avantage ;
Chacun a ses raisons , & sur un pareil point ,
Si l'on vouloit tout dire on ne finiroit point :
D'ailleurs loin de vous deux je défends mieux ma cause ;
Vous êtes trop pressans ; ça , parlons d'autre chose.
J'attends ici tantôt un de mes vieux amis ,
Dorimon & sa fille. Ils me donnent avis
Qu'ils passent avec moi huit jours à la campagne ;
Et qu'un nommé , je crois , Sainfar , les accompagne.

DORVAL.

Connaîsez-vous Sainfar ?

GERCOUR.

Non ; c'est un étranger
Que Dorimon m'écrit que je puis obliger ,
En le recommandant au bureau de la guerre :
Au reste , nous verrons pour lui ce qu'on peut faire.
Cette semaine encor je vous garde tous deux
Pour faire à Dorimon les honneurs de ces lieux.

LUCILE.

En mainte occasion j'ai déjà vu Sophie ;

(8)

A vingt ans elle pense avec philosophie ;
Son jugement formé rend son commerce sûr ;
Son âge est dans sa fleur , mais son esprit est mûr ;
Je l'estime beaucoup.

GERCOUR.

Tant mieux , j'en suis fort aise ;
Vous pourrez vous lier ici tout à votre aise.

LUCILE.

Je m'en ferais sans doute un plaisir des plus grands ,
Si nous pouvions rester avec vous plus long-temps.
Souvenez-vous qu'au bruit de votre maladie
Nous laissâmes soudain une mere chérie ,
Un père , des enfans à qui nous nous devons ,
Et que depuis deux mois de nos soins nous privons.
Dès que votre santé , grace au ciel , est meilleure ,
D'un départ très-prochain nous allons hâter l'heure.

GERCOUR.

Comment ! vous me quittez aussi subitement !

DORVAL.

Ce n'est pas sans regret , mon oncle , assurément.

GERCOUR.

Mais restez ces huit jours , j'ai du monde.

DORVAL.

Au contraire ,

Notre présence alors vous est moins nécessaire.
Nous n'avions pas voulu partir jusqu'à ce jour
Crainte de vous laisser tout seul dans ce séjour
Où l'ennui , vrai poison plus mortel qu'on ne pense ,
Auroit pu retarder votre convalescence.

GERCOUR.

Non , non ; je n'entends point que l'on me laisse ainsi ,
Et ces huit jours encor vous resterez ici ;
Je l'exige , en un mot , de votre complaisance.

DORVAL.

Eh bien ! j'attends ce soir des lettres d'importance :
Un malheureux procès que j'ai contre un tuteur
De la dot de ma femme avare détenteur ,
Doit se juger bientôt ; & si de ma présence ,

Pour

493

Pour le faire finir, l'Avocat me dispense ?
Je vous promets, mon oncle, au moins encor huit jours.

GERCOUR.

A la bonne heure.

LUCILE.

Mais pendant tous nos discours
L'heure échappe, & je crois que votre compagne
Va bientôt arriver. Souffrez donc, je vous prie,
Que, pour la recevoir un peu plus décentement,
Je passe une minute en mon appartement.
Dorval, tu vas me suivre. *Dorval lui donne la main.*

GERCOUR.

Oh ! jamais l'un sans l'autre !
C'est la règle ! Eh ! morbleu ! quel plaisir est le vôtre ?
Après cinq ans d'hymen ! Fi donc, c'est scandaleux.
DORVAL, *se retournant avant d'entrer dans la coulisse.*
Calmez-vous, notre exemple est très-peu dangereux.

S C E N E I I I.

GERCOUR *seul.*

IL m'attriste du moins, & l'aspect de leur flamme
Vient douloureusement retracer dans mon âme
D'inutiles regrets, que sous un ton frondeur
Je cherche à déguiser. Je marque de l'humeur
Contre les nœuds d'hymen ; mais le dépit la cause,
Et si du célibat je vante encor la cause,
C'est par entêtement. Sur ce point, comme moi,
Beaucoup de vieux garçons sont de mauvaise foi...
Bon ! j'allais oublier ! . . . il faut que je réponde
A ces lettres avant de recevoir mon monde.

Il va d'une des portes du fond.
Mademoiselle Armand, Mademoiselle Armand !
Descendez.

Mlle ARMAND *dans la coulisse.*

On y va.

GERCOUR.

Tout-à-l'heure.

Mlle ARMAND toujours dans la coulisse.

Un moment.

GERCOUR, revenant sur la scène.

Prenons donc patience. . . . Elle est fort singulière
lentement.

Cette fille , par fois ! . . . mais c'est là sa manière ;
D'ailleurs , elle me sert avec attachement.

Il retourne à la coulisse.

Mais elle ne vient point ! Mademoiselle Armand !

SCENE IV.

GERCOUR, Mlle ARMAND.

Mlle ARMAND, entrant brusquement.

EH ! comme vous criez ! êtes-vous en colère ?
Croyez-vous donc , Monsieur , que je sois à rien faire ?
Et quand vous m'appellez , que je dois tout quitter ?
Ma foi ! je puis bien dire , & sans trop me vanter ,
Que l'on ne me voit pas oisive , ou paresseuse ;
Vous en trouveriez peu , je crois d'aussi soigneuse ;
Du matin jusqu'au soir je n'ai pas de repos ,
Et vous m'interrompez pour rien , à tout propos.
Par exemple , à présent qu'avez-vous à me dire ?
Rien , je gage.

GERCOUR.

Écoutez , il faut que j'aie à écrire

Mlle ARMAND.

Eh ! que m'inporte à moi ?

GERCOUR.

Restez dans ce salon.

Mlle ARMAND.

Eh ! pourquoi , s'il vous plaît ?

GERCOUR.

Afin que Dorimon ,

Qui ne doit pas tarder , trouve à son arrivée

Quelqu'un à qui parler.

Mlle ARMAND.

La chose est bien trouvée !

(12)
Il faut qu'à m'ennuyer je reste une heure ou deux;
Et pendant ce temps-là

GERCOUR.

Demeurez, je le veux.

S C E N E V.

Mlle ARMAND seule , parlant à la coulisse
par où Gercour est sorti.

Vous le voulez ! quel ton ! il ne me convient gueres !
Je vous déclare , moi , que j'ai d'autres affaires ;
Attende qui voudra le Monsieur Dorimon.

Elle va à une coulisse opposée.

Germain !

GERMAIN dans la coulisse.

Plait-il ?

Mlle ARMAND.

Germain !

GERMAIN toujours dans la coulisse.

Un instant.

Mlle ARMAND.

Eh ! viens donc !

S C E N E V I.

GERMAIN, Mlle ARMAND.

GERMAIN.

AH ! c'est vous ! moi , j'ai cru que c'étoit notre maître ;
Je ne me pressois pas. Que voulez vous ?

Mlle ARMAND.

Peut-être

Un certain Dorimon ne t'est pas inconnu ?

GERMAIN.

J'ai quelque souvenir de l'avoir déjà vu.

Mlle ARMAND.

Bientôt avec sa fille il doit ici se rendre.

GERMAIN.

Après.

B a

(12)

Mlle ARMAND.

Monfieur Gercour t'ordonne de l'attendre :

Lorsqu'on arrivera tu l'iras avertir.

Adieu. De ce falon garde-toi de fortir.

SCENE VII.

GERMAIN, CLAUDINE *en payfanne,*

GERMAIN *feul, Je premier vers.*

MAdemoifelle Armand fait bien la majordome ?

CLAUDINE *accourant.*

Monfieur Germain , là bas il vient d'entrer un homme
Qui vous demande.

GERMAIN.

Moi ? qui diable eft-ce ?

CLAUDINE.

Un courtaud ;

Tortu , grand nez , gros yeux , le vifage rougeaud :

Je ne me fouviens plus déjà comme il fe nomme.

GERMAIN.

Ah ! c'eft Monfieur Couture ! un parfait honnête-homme ,

Vendant cher , en revanche achetant bon marché.

Nous avons tous les deux un commerce caché

Dont je lui fais les fonds avec la garde-robe ,

De mon maître ; & de plus , fur ce que je dérobe ,

Linge , bijoux : Couture eft fort accommodant ,

Il ne refufe rien , & donne du comptant ;

Ce feroit mal à moi de le laiffer attendre ,

Et j'ai même aujourd'hui quelque chofe à lui vendre.

SCENE VIII,

CLAUDINE *feule.*

CHacun a fon commerce , & ce Monfieur Germain ,
A ce qu'il me paroît , fait bien faire fa main.

Pour moi , jeune innocente , à mon apprentiffage ,

Je n'entends pas ençor les détails du ménage ;

Mademoiselle Armand m'en donne des leçons ;
 Comme elle je ne veux servir que des garçons ;
 C'est beaucoup plus commode, on a bien moins de peine ;
 Et l'on fait tôt ou tard attraper quelque aubaine ,
 Quelques profits secrets qui font , en peu de temps ,
 Changer un bavolet contre de beaux rubans.
 Mais ici , par malheur , je ne suis qu'en sous-ordre :
 Je grapple si peu dans le commun désordre !
 J'ai pourtant , à coup sûr , des dispositions ;
 Seule , je suivrois mieux mes inclinations :
 Il me faut cependant prendre encor patience ;
 Peut-être n'ai-je pas assez d'expérience
 Pour mener comme il faut un garçon par le nez.

S C E N E IX.

CLAUDINE, MARTIN, *une bouteille de vin
 dans chaque poche, & un pâté à la main.*

CLAUDINE, *se détournant.*

TU dieu ! l'ami Martin , comme vous déjeûnez !
 Ça , partageons au moins , ou je vais l'aller dire.

M A R T I N.

Fi donc ; faut-il ainsi l'un l'autre se détruire ?
 Et moi , si je disois t'avoir vue un beau jour
 Faire entrer un garçon dans notre basse-cour ,
 Et là sur les chapons faisant tous deux main-basse ,
 Tu n'as au poulailler rien laissé que la place.
 Va , si je le voulois dire à Monsieur. . . enfin
 Tu prends tout ce qui tombe au hasard sous ta main,
 Pour moi , comme tu vois , j'ai plus de conscience ,
 Et si je prends aussi , c'est pour ma subsistance.

C L A U D I N E.

Oh ! je fais de tes tours. J'ai vu certain tonneau
 Percé secrètement , ensuite rempli d'eau ;
 Puis le vin s'est gâté : j'en savois bien la cause.

M A R T I N.

Germain n'en a-t-il pas soupçonné quelque chose ?
 M'aurois-tu découvert ?

(14)
C L A U D I N E.

J'ai gardé le secret.

M A R T I N.

Mais il m'a vu peut-être ?

C L A U D I N E.

Eh ! quand cela seroit ?

Ne le laisses-tu pas voler tout à son aise ?

Pour l'intérêt commun il faut bien qu'on se taise ;

Pour piller , ravager chacun de son côté ,

Les gens d'un vieux garçon sont en société :

Mademoiselle Armand me l'a bien fait comprendre ;

Sur ce chapitre-là , Dame , il faudroit l'entendre !

Elle dit que Monsieur , comme il n'a point d'enfans ,

Auroit dû partager son bien avec ses gens ;

Puisqu'il ne le fait pas , c'est donc à notre adresse

A nous approprier sans crainte , sans foiblesse ,

Tout ce que nous pouvons.

M A R T I N.

C'est parler comme il faut.

Allons , prends ce pâté , viens avec moi là haut ;

Quand un bon déjeûner remplit la matinée ,

Cela porte bonheur pour toute la journée.

C L A U D I N E.

Ne va pas t'enivrer.

M A R T I N.

Pourquoi ? c'est mon plaisir.

C L A U D I N E.

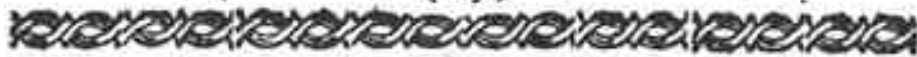
Tu ne pourras rien faire après.

M A R T I N.

Si fait , dormir.

Fin du premier Acte.

(15)



ACTE II.

SCÈNE I.

DORIMON, SOPHIE.

DORIMON.

Jusques dans le salon nous voilà , dieu merci ,
Sans même être annoncés !

SOPHIE.

Comment , personne ici ?

DORIMON.

Ménage de garçon ! allons , faisons tapage ,

Il va aux portes du fond.

Sonnons , frappons par-tout. Rien ne paroît ; j'enrage !
Enfin j'entends quelqu'un.

SCÈNE II.

GERCOUR, DORIMON, SOPHIE.

DORIMON.

OH ! parbleu , mon ami ;

Jamais il n'exista mortel plus mal servi ;
Depuis une heure au moins , courant à perdre haleine ;
Nous n'avons pu trouver une figure humaine ,
Si ce n'est cependant un chien de basse-cour
Qui , par ses hurlemens , seul nous a dit bon jour :
De tous tes serviteurs voilà le plus fidelle.

GERCOUR.

Vous m'en voyez confus. Pardon , Mademoiselle ,
Pardon , mon cher ami ; j'avois dit cependant
Que l'on vint m'avertir

DORIMON.

Le mal n'est pas bien grand ,
N'en parlons plus. Permits que d'abord je t'explique ,
Sans autre préambule , en style laconique ,

Ce qui m'amène ici. Tu vas dans un instant
Voir arriver Sainfar, jeune homme intéressant,
Rempli de qualités, en un mot, fais pour plaire ;
N'est-il pas vrai, Sophie ?

SOPHIE, *embarrassée.*

Un tel aveu, mon père... ?

DORIMON.

Tu rougis ! bon ! tant mieux !

GERCOUR.

Ce timide embarras

Montrez assez, mon ami, qu'on ne te dément pas.

SOPHIE.

C'est trop légèrement interpréter....

DORIMON.

Sophie,

Ce jour va décider du bonheur de ta vie,
Parle-moi franchement.

SOPHIE

Ah ! mon père, jamais

Votre fille pour vous eut-elle des secrets ?

Mais dans un autre instant plus propice, je pense... ?

DORIMON.

Non, il faut que Gercour soit dans la confidence ;
De tout notre entretien il faut qu'il soit témoin,
Car de son amitié nous avons grand besoin.

GERCOUR.

Tu ne peux, sur ce point, former le moindre doute ;
Mais je ne vois pas trop jusqu'à présent....

DORIMON.

Ecoute ;

En obligeant Sainfar tu peux nous obliger.

GERCOUR.

Dis-moi comment.

DORIMON.

Il est au service étranger.

Et bientôt son devoir le rappelle en Hollande.

Pour le fixer ici, ce que je te demande,

C'est de lui faire en France obtenir de l'emploi ;

Je connois ton crédit aux bureaux. Si du Roi

(17)

Il reçoit l'agrément pour une compagnie ;
Moi, dès le lendemain, je lui donne Sophie.

SOPHIE. *à part.*

Quelle douce surprise !

DORIMON *à Gercour.*

Eh bien ! dois-je espérer . . . ?

GERCOUR.

J'écrirai ce soir même, & je puis t'assurer
Qu'à moins d'un accident, tu pourras dans huitaine
Prendre, si tu le veux, pour gendre un Capitaine.
Mon amitié pour toi, dans cette occasion,
Me met avec moi-même en contradiction :
Moi ! vieux garçon ! toujours je me fis conscience
De jamais me mêler d'une seule alliance.

DORIMON.

Eh bien ! mon cher, tu dois, en réparation,
Offrir au Dieu d'hymen cette bonne action.

GERCOUR.

Cette raison pourroit n'être pas fort pressante ;
Mais notre intimité la rend plus convaincante.

DORIMON. *à Sophie.*

Tu me combles de joie . . . à présent, sur Sainfar
C'est à toi, mon enfant, à t'expliquer sans fard—

Depuis le jour fatal où je perdis ta mère,
Seul objet de mes soins, tu m'en devins plus chère ;
Je voulus de mes mains préparer ton bonheur ;
J'éclairai ton esprit, & je formai ton cœur.
D'une éducation, aujourd'hui trop commune,
Je voulus t'éviter la coupable infortune,
Et je ne pensai point qu'un convent ennuyeux
Dût être le berceau des grâces & des jeux :
Ce fut à mes côtés que tu connus le monde ;
Nous en fîmes ensemble une étude profonde ;
Je vis qu'à son éclat ton œil accoutumé,
A ses séductions tenoit ton cœur fermé,
Et qu'au choix d'un époux difficile à l'extrême,
Tu serois mal d'accord long-temps avec toi-même.
Depuis quatre ans entiers je t'ai pressée en vain
De décider ton cœur, & de donner ta main. *en souriant.*

C

Enfin, l'on a forcé ta longue indifférence ;
 J'ai bientôt deviné la juste préférence
 Que ton ame en secret accordoit à Sainfar
 Depuis un accident, où le plus grand hasard
 Lui procura des droits sur ma reconnoissance.
 Aussi-tôt avec lui j'ai lié connoissance :
 Je l'ai soigneusement dès-lors étudié ;
 Dans ses moindres discours je l'ai même épié,
 Et l'ai vu réunir par un rare avantage
 Le flegme des vieux ans à l'ardeur de son âge,
 Tel enfin que pour toi je l'aurois souhaité.
 Mais son état offroit une difficulté
 Qui, grace à mon ami, va bientôt disparaître.
 Ne balance donc plus à me faire connoître
 Si ces nœuds projetés vont faire ton bonheur,
 Et si j'ai bien rempli tous les vœux de ton cœur.
 Tu pleures !

S O P H I E.

Pourriez-vous vous méprendre à mes larmes !
 Ah ! c'est un sentiment rempli des plus doux charmes
 Qui les fait, malgré moi, couler en ce moment.
 Vos bontés, vos desseins, un juste étonnement...
 Que vous dirai-je enfin, ô le meilleur des peres !
 Que mes expressions me sembleroient légères,
 Pour bien peindre à vos yeux tout ce que mon cœur sent.
 Moi ! qui depuis trois mois, combattois mon penchant,
 Et me plaignois au ciel qu'il eût mis dans mon ame,
 Sans le plus foible espoir, une aussi vive flamme,
 Par vos soins prévoyans, libre d'un tel ennui,
 Au comble du bonheur je me trouve aujourd'hui !
 Heureuse par l'amour, j'ai de plus l'avantage
 Que d'un pere adoré, mon destin est l'ouvrage.
 Mais un doute cruel vient encore m'alarmer ;
 Sainfar ne m'a point dit si j'ai su le charmer ;
 Jamais un tel aveu n'est sorti de sa bouche.

D O R I M O N.

Je suis plus clairvoyant sur tout ce qui te touche ;
 Il t'adore : ses yeux, au défaut de sa voix,
 Te l'ont, devant moi-même, assuré mille fois ;
 Tu ne peux...

(19)

S O P H I E.

Il est vrai que j'ai cru les entendre :

Mais, pour en être sûre, il faut du moins l'attendre.

G E R C O U R.

Je ne le connois pas, mais je suis son garant ;

Eh ! qui pourroit vous voir d'un œil indifférent ?

D O R I M O N.

J'ai vu, même en secret, j'ai plaint la violence

Qu'il faisoit à son cœur, pour garder le silence ;

Va, son amour pour toi n'est douteux, ni suspect.

J'admire, même en lui, ce timide respect

Qu'à ses feux, jusqu'ici dénués d'espérance,

Il savoit imposer

G E R C O U R.

Est-ce lui qui s'avance ?

S C E N E I I I.

G E R C O U R, D O R I M O N, S O P H I E.

S A I N F A R.

D O R I M O N.

Venez, mon cher Sainfar, voilà ce bon ami
Dont je vous ai parlé.

S A I N F A R.

Monsieur je suis ravi

Que cette occasion me donne l'avantage

G E R C O U R.

Monsieur, c'est moi

D O R I M O N.

Laissez tous ces propos d'usage ;

D'autres soins

G E R C O U R.

Volontiers, je suis un vieux-garçon

Fort peu complimenteur, & vivant sans façon,

J'ai banni de chez moi toute cérémonie.

S A I N F A R.

Pourroit-on demander à la belle Sophie

Comment elle se porte ?

C 2

(20)

DORIMON.

Auriez-vous soupçonné

L'objet du rendez-vous que je vous ai donné ?

SAINFAR.

Non, Monsieur : le plaisir qu'auprès de vous je goûte,
Pour m'y faire trouver, me suffisoit, sans doute :
Flatté d'être avec vous jusques à mon départ....

DORIMON.

Oh ! vous ne partez plus.

SAINFAR.

Comment ?

DORIMON.

Non, cher Sainfar,

Mon ami m'a promis....

GERCOUR.

Et j'en ai l'assurance.

SAINFAR.

Quoi ?

GERCOUR.

De vous faire entrer au service de France,
Et sur le même pied qu'en Hollande.

DORIMON.

Voici

Le sujet important qui nous amène ici ;
Remerciez d'abord Monsieur qui vous oblige,

Sainfar hésite.

Puis embrassez Sophie.... embrassez-la, vous dis-je.

SAINFAR. *à Sophie.*

Souffrez que j'obéisse à cet ordre charmant.

GERCOUR. *à Sainfar.*

Ne devinez-vous rien ?

SAINFAR. *troublé.*

O ciel ! en ce moment....

à Dorimon.

Interdit.... Ah ! Monsieur ! ah ! Sophie !

GERCOUR.

Oui.

SAINFAR.

Je n'ose....

Il s'appuie sur le dos d'un fauteuil.

(21)

DORIMON. *à Sophie.*

Vois son trouble.

SOPHIE.

Il m'est cher puisque l'amour le cause.

SAINFAR.

Eperdu!... transporté!...

DORIMON.

Remettez vos esprits.

SAINFAR.

Quoi! votre main, Madame!...ah! j'en sens trop le prix!...

DORIMON.

De protestations ma fille vous dispense,
Le désordre est du cœur la plus sûre éloquence.
Modérez votre joie.

SAINFAR *à Dorimon en hésitant.*

Avant que de venir,

N'auriez-vous pu, Monsieur, me faire pressentir
L'honneur... ineffimable... & le bonheur suprême...

DORIMON, *vivement.*

Non : je l'ai voulu taire à Sophie elle-même.
Eh! qu'avois-je besoin de vous faire entrevoir
Un avenir flatteur auparavant l'espoir
De vous le procurer? Il étoit nécessaire
Que Gercour m'assurât du succès de l'affaire.
Déjà de votre état plus que vous occupé,
Deux fois sur cet objet je m'étois vu trompé.
tendrement.

J'ai gardé, pour moi seul, les soins & les alarmes ;
J'ai voulu que l'amour n'eût pour vous que des charmes
Dès l'instant qu'il pourroit s'expliquer librement.
Que vos cœurs, consacrés à ce doux sentiment,
Goûtant d'un nœud prochain l'heureuse certitude,
Se reposent sur moi de toute inquiétude.
Mes enfans, de mes soins je serai bien payé ;
Je dépose ma fille au sein de l'amitié ;
Ce n'est point à l'amant que je donne Sophie ;
C'est au plus honnête homme à qui je la confie ;
Jamais de mon aveu vous n'en seriez l'époux,
Saintar, si j'en savois un plus digne que vous.

(12)

SAINFAR, *toujours embarrassé.*

Je voudrais mais comment dire ce que je pense ?
Monfieur, foyez certain de ma reconnoiffance....

DORIMON.

Vous m'en devez bien peu ; je fatisfais mon cœur ;
Peut-être autant que vous je fens votre bonheur ;
L'hymen de fes enfans fans trouble , fans obftacle ,
Pour des yeux paternels eft le plus beau fpectacle.
Affurer à jamais par un nœud refpecté
Et l'état de ma fille , & fa félicité ,
Le fils qui me manquoit , le trouver dans un gendre ;
C'eft le plus grand plaifir où je puiſſe prétendre ,
Le feul qu'à ma vieilleſſe il reſte déformais.

GERCOUR.

à demi-voix dans un coin du théâtre.

Malheureux ! ç'en eft un que je n'aurai jamais.

SAINFAR.

Le ciel , qui de mon cœur connoît le vœu fincere ;
Sait avec quel transport je trouverois un pere , ...
ſe reprenant vivement.

En vous, Monfieur Combien il me paroîtroit doux
De remplir les devoirs de fils ... & ceux d'époux ...
Mais ... je fus tant de fois dupe de l'eſpérance ,
Le deſtin me pourſuit avec tant de conſtance ,
Que , malgré vos bontés , en ce moment , mon cœur ...
Ne ſaiſit qu'en tremblant l'image du bonheur
Du brevet qu'il me faut ſi l'attente étoit vaine)

DORIMON.

Comptez ſur mon ami , ſa parole eſt certaine.

SAINFAR.

Je ne ſoupçonne point la bonne volonté
De Monfieur ; mais je crains pour la réalité ;
Le crédit à la Cour eſt un effet mobile ,
On refuſe une fois ce que l'on promet mille.

GERCOUR.

Vous le prenez ainſi ! c'eſt me piquer au jeu ;
Vous aurez dans trois jours votre brevet.

DORIMON.

Morbleu !

C'est fort bien se venger.

GERCOUR.

Qu'avez-vous à répondre ?

SAINFAR.

Tant de zèle, Monsieur, ne sert qu'à me confondre.
Cet intérêt si vif, ne me connoissant point,
Cette active amitié me surprend à tel point,
Que les expressions de ma reconnaissance,
De mon étonnement conservent l'influence,

SOPHIE.

Mais vous vous obstinez d'une étrange façon !

GERCOUR.

L'approche du bonheur trouble un peu sa raison.

DORIMON, *avec un peu d'humeur.*

En quoi trouvez-vous donc merveilleux, incroyable
Que, sans vous bien connoître, un ami véritable
Veuille, pour m'obliger, employer son crédit ?
Celui qu'il veut servir, c'est moi.

SAINFAR.

J'avois tort ; mais avant que Monsieur aille écrire,
Sur différents détails c'est à moi de l'instruire.

DORIMON.

Rien de plus naturel.

SAINFAR *d Gercour.*

Ne pourrais-je. . . ?

GERCOUR.

Je n'écris que ce soir, vous aurez tous le temps.
d Dorimon & Sophie.

Vous ne serez pas seul, j'ai Dorval & sa femme.

SOPHIE.

Ah ! nous les connoissons.

GERCOUR.

J'ai pensé qu'une Dame
Tiendrait mieux compagnie à cette aimable enfant
Que nous autres. . . On vient ; c'est elle, justement.

S C E N E I V.

LES ACTEURS PRECEDENTS , LUCILE.

L U C I L E.

Vous mériteriez bien une bonne querelle,
 Mon oncle ; vous avez ici Mademoiselle,
 Sans me faire avertir ; & les moments comptés
 Sans la voir , sont toujours des instants regrettés.

S O P H I E.

Cet accueil obligeant , dont la douceur me flatte ,
 Ne trouve point en moi , Madame , une âme ingrate ;
 Et mes soins les plus chers seront de mériter. . .

D O R I M O N.

Vous aurez tout le temps de vous complimenter :

*d Sainfar.**à Lucile.*

Entrons. Vous nous suivez. . . J'ai quelque impatience
 Que Monsieur de Dorval fasse la connoissance.

Ils entrent par une porte du fond.

GERCOUR *voyant entrer Mlle. Armand par une coulisse.*
à la compagnie.

Je vous joins , permettez que je reste un moment.



S C E N E V.

GERCOUR , Mlle. A R M A N D.

G E R C O U R.

EH ! d'où venez-vous donc , Mademoiselle Armand ?
 Ne vous avois-je pas tantôt fait la prière
 D'attendre en ce salon ?

Mlle. A R M A N D.

Pendant une heure entière ,
 Monsieur , j'y suis restée ; ennuyée à la fin ,
 D'aller vous avertir j'avois chargé Germain.

G E R C O U R.

Germain ne m'a rien dit. Ce garçon-là , je pense ,
 Pour vos ordres n'a pas beaucoup d'obéissance.

Mlle. A R M A N D.

(25)

Mlle A R M A N D :

C'est votre faute aussi ; Monsieur , en vérité !
Vous ne me donnez point assez d'autorité
Dans ce logis. Tenez , depuis que votre niece
Est chez vous , tout empire , elle fait la maîtresse !
Elle ordonne sur tout. Monsieur votre neveu
En fait de même aussi.

G E R C O U R.

Cela durera peu ;
Ils doivent s'en aller avec la compagnie
Qui vient de m'arriver.

Mlle A R M A N D.

Oh ! j'en serai ravie !
Ils se donnent des airs un peu trop singuliers.

G E R C O U R.

Ils me sont attachés.

Mlle A R M A N D.

Comme des héritiers !
Fiez-vous à des Gens que l'intérêt domine :
avec mystère.
Dans votre maladie. . .

G E R C O U R.

Eh bien !

Mlle A R M A N D.

J'ai vu leur misère !
Suivant que votre état menaçoit plus ou moins.

G E R C O U R.

Ils paroissent pourtant me prodiguer leurs soins.

Mlle A R M A N D.

Oui , parce qu'ils ont cru , que sans cela , peut-être
Ils n'hériteroient pas. Croyez-moi , mon cher maître !
Le desir de palper votre succession ,
Est l'unique motif de leur affection.

G E R C O U R.

On me croit donc bien vieux !

Mlle A R M A N D.

Mais , en fait d'héritage !
Les neveux de leur oncle augmentent toujours l'âge.
S'ils avoient pour vous voir les mêmes yeux que moi !

D.

(26)

Ils ne vous croiroient pas quaranté ans , sur ma foi !

GERCOUR.

En effet , aujourd'hui ma santé rétablie ,
Du choc qu'elle a souffert bien loin d'être affoiblie ,
Devient plus vigoureuse

Mlle ARMAND.

Il vous faut cependant

Des soins bien entendus , un régime prudent ,
J'oserois parier , si nous restions ensemble ,
Vous faire vivre encor trente ans. Cela me semble
Assez gracieux.

GERCOUR.

Oui , je m'en contenterois ;

Mais , dis-m oi , du diner a-t-on fait les apprêts ?

Mlle ARMAND.

Je l'ignore. Germain le saura mieux peut-être ;
Le voici.



SCENE VI.

GERCOUR , Mlle ARMAND , GERMAIN.
GERMAIN.

Cette nuit , Monsieur , par la fenêtre
De votre cabinet , je crois , on vous a pris
Deux vestes de drap d'or , un manteau , quatre habits
Chargés de grands galons. . . . En serviteur fidelle ,
J'ai cru devoir d'abord en donner la nouvelle
A Monsieur.

GERCOUR.

Fort bien : mais ne valoit-il pas mieux
Fermer exactement , se montrer plus soigneux ?
D'ailleurs qui peut ainsi me piller ?

GERMAIN.

Ils se font des signes derriere Gercour.

Je soupçonne

Mlle ARMAND.

Oui , justement.

(27)
GERCOUR.

Qui donc ?

GERMAIN.

Je n'accuse personne.

Mlle ARMAND.

Parle.

GERMAIN.

Monfieur Dorval a certain grand laquais. . .

Mlle ARMAND.

Toujours dans tous les coins je le trouve aux aguets.

GERMAIN.

Je n'ose cependant . . .

Mlle ARMAND.

Il a dans la figure

Je ne fais quoi de sombre, & d'un finistre augure,
Monfieur, tout comme moi, doit l'avoir remarqué.

GERMAIN, *avec effronterie.*

Depuis qu'il est ici, cent choses ont manqué.

SCENE VIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, CLAUDINE,
MARTIN.

CLAUDINE, *accourant.*

Monfieur Germain, il faut que je vous avertisse.
MARTIN, *ivre.*

Un grand malheur.

CLAUDINE.

Pluton est entré dans l'office . . .

MARTIN.

Six bouteilles de vin, un excellent pâté;
Monfieur, ce vilain chien, il a tout emporté.

GERCOUR.

Comment, le vin aussi ! mais cela, j'imagine,
Devoit être plaifant.

MARTIN.

Demandez à Claudine ;

Elle fait si je mens,

P 3

(28)

GERCOUR,

Imbécille, tais-toi,

Va-t'en cuver ton vin, tu feras mieux.

MARTIN.

Qui! moi!

Je suis encore à jeun, demandez à Claudine.

GERCOUR.

Je ne fais qui me tient, que sur ta forte mine,
Maraud....

MARTIN.

Pour moi monsieur a toujours des bontés,

Mlle ARMAND.

Ce pauvre garçon-là, comme vous le traitez!

GERMAIN,

C'est un si bon enfant!

GERCOUR.

Oui; c'est un maître ivrogne;

Un varrien, qui ne fait ici d'autre besogne

Que de boire, ou dormir. Ça m'ennuie à la fin,

Et je veux le chasser.

CLAUDINE.

Ah! ce pauvre Martin,

Mlle ARMAND.

Mais pourquoi donc, Monsieur, vous fâcher de la sorte!

Cela vous fera mal, votre tête est peu forte;

La moindre émotion peut....

GERCOUR.

Laissez ce souci,

Moi, je veux me fâcher,

Mlle ARMAND.

Contre moi-même aussi?

GERCOUR.

En tout cas, croyez-vous que ce seroit sans cause?

Si je m'avise, moi, de vous dire une chose,

C'est toujours la première oubliée.

Mlle ARMAND.

Ah! Monsieur!...

GERCOUR.

Eh! tout-à-l'heure encor,

(29)

Mlle ARMAND.

Vous avez de l'humeur !

GERMAIN.

Oui, je l'ai remarqué. Monsieur n'est pas tranquille
Comme à son ordinaire.

Mlle ARMAND.

Un rien émeut sa bile !

GERCOUR.

Un rien ! quoi c'est un rien, morbleu, que ce train-là !
Oh ! puisque sous ma main, tous quatre vous voilà,
Je m'en vais vous parler de la bonne manière.

GERMAIN, *à part*.

Nous t'empêcherons bien de te donner carrière.

GERCOUR,

D'abord vous, Mons Germain, qui faites l'entendu,
Je ne crois point du tout à ce vol prétendu.

Mlle ARMAND.

Ah ! Monsieur, soupçonner un si bon domestique !
Lui ! l'accuser d'un vol ! c'est une chose inique ;
Il ne vous manque plus que de m'en dire autant.

GERCOUR.

Je ne fais . . . écoutez, Mademoiselle Armand . . .

CLAUDINE.

Ah ! ne vous fâchez pas contre Mademoiselle ;
Elle marque pour vous, tant de soins, tant de zèle.

GERCOUR.

Eh ! qui vous parle à vous ? d'où vient donc ce caquet !
Paix, paix ; je veux vous dire à chacun votre fait.

Mlle ARMAND.

De gronder aujourd'hui votre envie est extrême ;
Nous ne méritons point qu'on nous traite de même.
Non, Monsieur.

GERMAIN.

Non, Monsieur.

GERCOUR.

Parbleu, je parlerai.

TOUS ENSEMBLE.

Non, Monsieur.

(30)
GERCOUR.

Taisez-vous, ou je me fâcherai.

TOUS ENSEMBLE, *encore plus haut.*

Non, Monsieur, non, Monsieur.

GERCOUR.

Ménagez mes oreilles.

TOUS ENSEMBLE, *encore plus haut.*

Non, Monsieur.

GERCOUR. *Il témoigne la plus grande impatience, est prêt à les frapper, se retient, hausse les épaules, & s'en va.*

Faisons mieux.

Mlle ARMAND.

Mes enfans, à merveilles ;

Crions plus fort que lui si-tôt qu'il veut crier.

Ils s'en vont en éclatant de rire.

Moi, je lui garde encore un plat de mon métier.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE I.

LUCILE, SOPHIE.

SOPHIE.

OUI, Madame, pour moi c'est un plaisir bien doux
De passer en ce lieu, quelque temps avec vous.
Dans le nouvel état où le destin m'appelle,
Je veux sur tous les points vous prendre pour modele ;
Comme vous, par mes mœurs, édifier Paris ;
Rendre Sainfar heureux plus que tous les maris.
Oh ! vous m'apprendrez l'art, cet art seul que j'envie ;
De conserver son cœur tout le temps de ma vie.
Sans doute, il est aisé de séduire un moment,
Avec quelques attraits on peut faire un amant ;
Mais savoir d'un époux éterniser la flamme,
Ce secret n'appartient qu'à vous seule, Madame.

LUCILE.

Il deviendra le vôtre ; on peut, sans vous flatter,

Prononcer là-dessus. Eh ! qui pourroit douter ;
 Sophie , en vous voyant si touchante & si belle ;
 Que Sainfar des époux ne soit le plus fidele ?
 Je suis loin cependant de vous faire penser
 Que la beauté , de soins puisse vous dispenser ;
 L'ennemi de l'hymen c'est la monotonie ;
 Une beauté parfaite à la fin même ennuie ;
 Mais les graces , jamais. C'est par leur seul secours ;
 Que l'hymen des plaisirs peut enchaîner le cours.
 Quel mortel brusquement a repoussé les graces ?
 Si jamais de l'ennui quelques légères traces
 Paroïssoient altérer l'humeur de votre époux ,
 Peu de reproche alors ; sur-tout point de courroux ;
 Rien n'est moins séduisant qu'une femme en colère.
 La foiblesse , du sexe étant le caractère ,
 On se moque tout bas de ses petits transports.
 Gardez que vos chagrins n'éclatent au dehors.
 Evitez sur des riens d'être d'avis contraire ,
 Entre époux la dispute en aigreur dégénère.
 Un mari n'aime pas à se voir contredit ;
 Le cœur perd bien souvent ce que gagne l'esprit ;
 On hait une raison dont l'étalage affomme ;
 Il faut , sans l'irriter , savoir convaincre un homme ;
 Une tendre caresse est toujours , en ce cas ,
 Le meilleur des moyens pour finir tous débats ;
 J'en fais , depuis cinq ans , l'heureuse expérience.
 Dorval a dans l'humeur un peu de véhémence ;
 Moi , de gronder par fois , je lui donne sujet ;
 Nous ne prétendons pas être un couple parfait ,
 Mais il n'en est aucun plus heureux que le nôtre ,
 En sachant à propos nous céder l'un & l'autre.

S C E N E II.

SAINFAR , SOPHIE , LUCILE ,

LUCILE , *appercevant Sainfar qui hésite.*

APprochez-vous , Monsieur ; nous parlions du moyen
 De fixer le bonheur sur les pas de l'hymen.

(32)

Pose attendre de vous celui de mon amié;

SAINFAR.

Peut-il jamais cesser d'accompagner Sophie?

SOPHIE.

Non tant que mon époux me laissera son cœur ;
Mais s'il me l'enlevoit , j'en mourrois de douleur.

SAINFAR.

Vous ! craindre l'inconstance ! ah ! qui sait vous connoître,
Et peut vous adorer , de changer n'est plus maître.

LUCILE, à Sophie.

Vous-même l'entendez ; je vous le disois bien.

SAINFAR, à part.

Abrégeons ; il le faut , un pénible entretien. (*haut.*)
Mesdames , pour un Whisk , Dorimon vous demande.

SOPHIE.

Mais n'en êtes-vous pas ?

SAINFAR.

Non , il faut que j'attende

Ici Monsieur Gercout pour des renseignements.

LUCILE.

Adieu , j'aime à vous voir ne point perdre de temps.
Obtenez du brevet l'expédition prompte ,
De votre empressement son cœur vous tiendra compte.

SCENE III.

SAINFAR *seul.*

EH bien ! es-tu content inexorable honneur ?
D'un trait assez cruel as-tu percé mon cœur... ?
Fut-il jamais au mien un état comparable ?
J'aime , mais sans espoir , une femme adorable.
Son pere , mon ami , me présente soudain
De l'objet qui me charme & le cœur & la main ;
Et moi , pour mon bonheur lorsque tout se dispose ,
Au succès de mes vœux il faut que je m'oppose !
De mes vœux ! qu'ai - je dit ? en ai-je dû former ?
Ah ! malheureux Sainfar ! étoit-ce à toi d'aimer ?
Toi , de l'opinion déplorable victime !

Toi !

Toi ! d'un amour trompé le fruit illégitime !
 Ne devois-tu pas fuir quand l'amour en ton cœur
 Alluma pour Sophie une secrète ardeur,
 Et loin d'elle étouffer ta flamme illégitime. . . . ?
 Mais non ; je suis resté ! j'ai cru pouvoir sans crime
 En gardant cet amour dans mon sein renfermé,
 Passer quelques instants près de l'objet aimé ;
 Je ne me suis jamais proposé davantage !
 Dans les privations qui seront mon partage,
 Hélas ! j'avois besoin de ce soulagement !
 Il m'y faut renoncer. . . . ! & sans retardement ;
 L'honnêteté l'exige. . . . il la faut satisfaire.
 Sans trahir un secret que j'ai juré de taire,
 Prions Monsieur Gercour de garder son crédit
 Pour quelqu'autre qui puisse en retirer le fruit.

SCENE IV.

GERCOUR, SAINFAR
 GERCOUR.

EH bien ! mon cher Monsieur, Dorimon me tourmenté ;
 Vous même, je le vois, vous êtes dans l'attente ;
 J'écrirai tout de suite après notre entretien :
 Je puis vous garantir que tout ira fort bien.

SAINFAR.

Dorimon est ardent.

GERCOUR.

C'est là son caractère ;
 Je le connois ; allons, afin de lui complaire ;
 Donnez-moi, s'il vous plaît, des éclaircissements.
 Quel lieu vous a vu naître, & quels sont vos parents ?

SAINFAR.

avec une exclamation involontaire. se remettant. . .

Mes parents ! ah ! Monsieur, ma patrie est la France !

GERCOUR.

Alors expliquez-moi par quelle circonstance
 Vous vous trouvez servir en pays étranger ?
 Le tout est pour la forme ; afin de l'abréger.

À

Je joindrai , tout d'un temps , une note à ma lettre.
Vous rêvez !

SAINFAR.

Oui... l'ardeur que vous voulez bien mettre
A m'obliger.... s'il faut vous parler librement,
Vous m'en voyez , Monsieur , confus & peu content.

GERCOUR.

Comment donc ?

SAINFAR.

Ce brevet que Dorimon demande....
Ne vous figurez pas , Monsieur , que je l'attende ,
Loin que de l'obtenir je veuille vous hâter ,
Je vous déclare , moi , ne pouvoir l'accepter.

GERCOUR.

Pourquoi ?

SAINFAR , *en soupirant.*

Je ne saurois servir dans ma Patrie ;
Ni prétendre jamais à l'hymen de Sophie !

GERCOUR.

Mais comment Dorimon prendra-t-il tout cela ,
Et pourquoi trompez-vous cet honnête homme-là ?
Il paroît vous aimer d'une amitié si tendre !

SAINFAR.

Moi le tromper , Monsieur ! non , non ; daignez m'entendre ,
Vous ne me prendrez plus pour un vil séducteur , (*à part.*)
J'en ai trop justement le nom seul en horreur. (*haut.*)
Le hasard a tout fait....

GERCOUR.

Excusez ma demande :

Mais comment , vous , Monsieur , qui restiez en Hollande... ?

SAINFAR.

Je venois à Paris afin de retirer
Quelques fonds qu'on avoit pris soin de m'assurer.
Un soir , sur une route assez peu fréquentée ,
Je vois à quatre pas une chaise arrêtée ,
J'entends crier , j'approche , & par mon secours... .

GERCOUR.

Bon !

Vous sauvez du danger Sophie & Dorimon ,

N'est-ce pas ? aisément on devine le reste ;
De crainte d'un second accident plus funeste
Il fallut escorter. . .

SAINFAR.

Oui , jusques à Paris

Je ne les quittai point.

GERCOUR.

Je ne suis plus surpris

Si pour vous vivement Dorimon s'intéresse ;
Ce service est , parbleu , d'une assez rare espèce. . . ?

SAINFAR.

Sans doute , ainsi que moi , tout autre l'eût rendu.

GERCOUR.

Il vous offre en Sophie un bien qui vous est dû ;
Pourquoi refusez-vous une affaire arrangée ?
Quoi ! votre main déjà seroit-elle engagée ?

SAINFAR.

Non , Monsieur ; je suis libre , & ne dépends de rien ;
Et , ce qui me confond , Dorimon le fait bien ;
Je m'en suis dès long-temps expliqué sans mystère :
J'étois loin de prévoir qu'il eût fallu le taire ;
Ce prétexte à présent du moins m'auroit servi.

GERCOUR.

Par un aveu trop franc vous vous l'êtes ravi.
Mais , à ce que je vois , vous n'aimez pas Sophie ?
C'est pourtant , je l'avoue , une femme accomplie !

SAINFAR.

Ah ! Monsieur , plaignez-moi du refus déchirant
Où je me vois contraint , & même en l'adorant !

GERCOUR.

Mais par quelle raison ?

SAINFAR.

Souffrez que je la taïse.

GERCOUR, *en riant.*

Vous n'osez l'avouer ! parbleu , j'en suis bien aise ;
Je la devine , & vais vous la dire tout bas.

SAINFAR, *vivement.*

Vous la sauriez , Monsieur ?

E 2.

(36)

GERCOUR.

Eh ! ne vous fâchez pas ;
Vous n'avez point en moi de juge trop sévère :
Touchez-là , mon ami ; je suis célibataire ,
Et vous l'êtes aussi.

SAINFAR.

Moi !

GERCOUR.

Laissez tout détour ;
Vous rejettez l'hymen en cédant à l'amour.
Je fus ainsi jadis. En effet , le bel âge
Doit-il s'assujettir au joug du mariage ?
Entre mille beautés lorsque l'on peut errer ,
Quel moyen qu'avec une on aille s'enterrer ?
Je vous approuve fort : on voudra vous séduire ;
Les soupirs & les pleurs . . . quoi que l'on puisse dire ,
Tenez ferme , ou fuyez. Oh ! parbleu nous rirons !

SCENE V.

DORVAL, GERCOUR, SAINFAR.

DORVAL, à Sainfar.

Excusez-moi , Monsieur , si je vous interromps ;
Mais de votre entretien ayant appris la cause ,
Et qu'à la Cour , pour vous , mon oncle le propose
D'écrire sans délai ; moi , je viens vous offrir
Certain arrangement qui peut vous convenir.

GERCOUR.

Qu'est-ce ?

DORVAL.

Un de mes amis va quitter le service ;
Ce seroit à tous deux vous rendre un bon office
Que de vous réunir pour vous faire traiter
De la Compagnie.

GERCOUR.

Oui , s'il vouloit l'acheter ;
Ce seroit fort bien vu ; mais modere ton zèle ;
Voilà du célibat un partisan fidele ;

Il m'en a fait ici l'humble confession.

SAINFAR à Gercour.

Monsieur. . . .

DORVAL à Sainfar.

Seroit-il vrai ?

SAINFAR, à part.

Quelle position !

DORVAL.

Mais Dorimon m'a dit votre union conclue !

GERCOUR, à Sainfar.

Dorimon s'est trompé. . . . Ça, la glace est rompue,
Soutenez à présent.

SAINFAR à part.

En cette extrémité

Laissons-leur soupçonner tout, hors la vérité.

à Dorval, d'un ton gêné.

Monsieur, vous le savez, chacun a son système. . . .

DORVAL.

Mais vous n'aimez donc pas ?

SAINFAR.

En supposant que j'aime,

L'hymen . . . vu de trop près peut bien épouvanter,

Et de fortes raisons me le font redouter. . . .

Je ne suis pas . . . très-riche : aujourd'hui la dépense
D'une femme, est un point de grande conséquence.

GERCOUR.

On voit se ruiner tous les jours des maisons

Qui, sur cet objet-là, sont de bonnes leçons.

DORVAL, avec une chaleur graduée.

à Sainfar.

Eh ! quoi ! ce vain calcul peut assez sur votre ame

Pour devoir renoncer à jamais prendre femme ;

Je le pardonnerois à ces cœurs corrompus

Qui, ne comptant pour rien ni beauté, ni vertus,

Forment les nœuds d'hymen sans plaisir, sans tendresse :

Ceux-là, ceux-là, sans doute, ont besoin de richesse ;

Mais vous, Monsieur, mais vous ! que Dorimon prétend

Pour sa fille, rempli du plus vif sentiment ;

Vous qu'il vient de me peindre ardent, tendre, sensible,

(38)

Dans ce même moment, comment est-il possible
Que je ne trouve en vous qu'un homme intéressé,
D'un avenir douteux calculateur glacé ?

GERCOUR.

Mais la réflexion, pour être un peu tardive,
N'est pas moins juste au fond. Une passion vive
Permet peu qu'on raisonne en ses premiers instans :
Heureux quand on le fait qu'il en soit encor temps !

DORVAL, à Gercour.

Vous trouvez de Monsieur la crainte raisonnable ?

GERCOUR.

Sans doute.

DORVAL.

Je soutiens qu'elle est impardonnable ;
à *sainfar*.

Et je vais le prouver. Répondez-moi, Monsieur,
N'aimez-vous pas Sophie ?

SAINFAR.

Ah ! trop pour mon bonheur !

DORVAL.

Elle vous aime aussi, son innocente flamme
Laisse lire en ses yeux les secrets de son ame.
Eh bien ! puisqu'à vos nœuds l'amour eût présidé,
Vous n'en devriez point paroître intimidé.
Une femme dont l'ame est vivement touchée,
A de frivoles riens n'est jamais attachée.
Trouvant tout son bonheur auprès de son époux ;
Elle ne cherche point à se forger des goûts,
De ruineux besoins & des plaisirs factices ;
L'amour laisse en un cœur peu de place aux caprices ;
Ah ! si je prétendois sur ce point insister,
Pour exemple, Monsieur, je pourrois vous citer
Celle que l'hyménée à mon sort tient unie,
Et qui fait embellir chaque instant de ma vie.
Mise selon son rang, jamais la vanité
Ne lui fit desirer un éclat emprunté ;
Elle n'a pas besoin d'une mode nouvelle,
Pour se faire admirer & paroître plus belle ;
Mes yeux sont le miroir qu'elle aime à consulter ;

Leur suffrage est le seul qui la puisse flatter ;
Son luxe est son amour ; elle a tout quand je l'aime ;
Monfieur, votre Sophie auroit pensé de même.

G E R C O U R.

Cela n'est pas bien sûr : mais passons sur ce point ,
J'en fais d'autres auxquels tu ne répondras point ;
Le mariage expose à des peines très-rudes.

S A I N F A R.

Il peut donner matière à des inquiétudes.

G E R C O U R.

Il renferme en son sein mille inconvéniens.

D O R V A L.

Quel état n'en a pas ?

S A I N F A R, *en hésitant.*

Il survient . . . des enfans . . .

D O R V A L, *vivement.*

Des enfans ! c'est par-là que je veux vous confondre
à Gercour.

Mon oncle, excusez-moi, si, pour mieux lui répondre,
Je m'explique à vos yeux sans nul déguisement ;
Je sens, & je voudrois peindre aussi vivement,
Combattre un faux principe avec cette énergie
Qu'imprime à la raison la vérité sentie . . .
à sainfar.

Vous redoutez d'avoir des enfans, dites-vous ?
Vous craignez donc, Monfieur, le bonheur le plus doux !
(Je suis loin de vouloir ici vous faire injure)
Mais parlez : de quel droit, rebelle à la nature ,
Osez-vous l'arrêter en sa fécondité ,
Contrarier son but, ses loix, sa volonté ?
Ah ! si le temps jaloux travaille à la détruire ,
Le plus doux de nos soins sert à la reproduire ;
Manquer à ce devoir & si noble & si beau ,
C'est fatiguer son sein d'un importun fardeau.
L'air que vous respirez, le jour qui vous éclaire ,
Vous n'en êtes, Monfieur, que le dépositaire ;
C'est un don précieux qu'elle vous a transmis ,
Pour en faire jouir, à votre tour, vos fils.
Si vos parens, imbus de votre affreux système,

En pensant comme vous, eussent agi de même ;
Hommes de tous les rangs, je m'adresse à vous tous ;
Egoïstes masqués ; où donc en seriez-vous ?
Vous avez été fils , ingrats célibataires ,
Pourquoi donc jurez-vous de n'être jamais peres ?

G E R C O U R.

Ce titre nous expose à trop d'afflictions.

D O R V A L.

Soyez juste , & comptez ses consolations.
Elles se font sur-tout sentir dans la vieillesse ;
Alors , dans cet état d'ennui & de tristesse ,
Où l'homme est assailli par ses infirmités ,
Disputant à la mort des jours qu'elle a comptés ;
A ce terme prochain de l'humaine misère ,
Alors , qu'il est heureux , qu'il est doux d'être pere !
Que l'on sent bien le prix de se voir secouru
Par ceux qui de leurs soins se font une vertu !
Regardez un vieillard au sein de sa famille ,
Appuyé sur son fils , consolé par sa fille ;
Malgré le froid des ans , il aime , il est aimé !
Si des feux du plaisir il n'est plus animé ,
L'amitié paternelle échauffe au moins son ame ;
Elle a , comme l'amour , ses transports & sa flamme ;
Ce sentiment sacré , du temps même est vainqueur ,
En entrant dans la tombe il sentira son cœur.

S A I N F A R *à part.*

Je ne puis plus cacher le trouble qui me presse :
en s'en allant.

Monfieur , excusez - moi.

D O R V A L , *courant après lui.*

Comment ! que je vous laisse !

Non , je ne perdrai point cet instant précieux ,
J'ai su vous attendrir , je l'ai vu dans vos yeux ,
Je ne vous quitte pas.

S C E N E VI.

G E R C O U R *seul.*

V Oilà ce qui s'appelle
Pour

(41)

Pour faire un sot, peut-être, avoir un bien beau zèle!
Ce Dorval me paroît un garçon singulier!
Il veut accroître l'ordre, il aime à marier....
Je plaisante & je cherche à me tromper moi-même;
Toutefois ma surprise, à vrai dire, est extrême.
Cette scène m'a mis fort mal avec mon cœur,
Je le vois, je le sens, j'ai manqué le bonheur!...
Il me vient une idée!... oh! c'est une folie....
Si Sainfar persévère à refuser Sophie....
Mais je sais qu'elle l'aime!... Eh! bien, dois-je espérer
À l'âge où me voilà, de me faire adorer?
Le dépit peut d'ailleurs.... j'en fais plus d'un exemple;
Combien, par ce motif, sont conduites au temple!
Elle est sage, il suffit qu'elle donne sa main
Pour remplir ses devoirs. En outre, dès demain,
Sainfar apparemment songe à s'éloigner d'elle....
Comment mon cher neveu prendra-t-il la nouvelle?
Il ne s'attendoit pas à prêcher aussi bien,
Pour être conséquent il doit ne dire rien,
Au reste l'intérêt foiblement le tourmente.

SCENE VII.

DORIMON, GERCOUR.
DORIMON.

Tout-à-l'heure au jardin j'ai vu ta gouvernante;
Elle se plaint beaucoup, & m'a dit, en pleurant,
Qu'elle vouloit sortir. Germain en fait autant,
Même un certain balourd, & puis une Claudine,
Ils vont tous te quitter.

GERCOUR.

Quel diable les lutine!

DORIMON.

Ils disent que tantôt tu les a maltraités,
Et que tu t'es permis quelques vivacités.

GERCOUR.

Moins qu'ils ne méritoient. Ah! ah! c'est donc à dire
Que, tous comme ils vudront, ils pourront se conduire

F.

Sans qu'il me soit *permis* de le trouver mauvais,
Et qu'il faudra chez moi me taire désormais,
Ou bien qu'au moindre mot plus haut qu'à l'ordinaire,
Mes gens décamperont.

DORIMON, *en riant*.

Soit dit, sans te déplaire,
Que ne prenois-tu femme? alors tout à loisir,
Tu l'aurois pu gronder sans qu'elle eût pu partir.
Tu vois bien qu'une femme est bonne à quelque chose.

GERCOUR.

Ne crois pas plaisanter : dans peu je me propose....

DORIMON.

D'en prendre une?

GERCOUR.

Ou du moins essayer....

DORIMON.

Pour le coup

Tu m'étonnes; dis-moi, la connois-je?

GERCOUR.

Oh! beaucoup;

Tu peux même, en ami, me servir auprès d'elle.

DORIMON.

Pourquoi me caches-tu cette bonne nouvelle?

GERCOUR.

De mes réflexions c'est un effet soudain,
Même je ne voulois t'en parler que demain.
Mais puisque tu m'a mis toi-même sur la voie,
Apprends donc mon dessein.

DORIMON.

S'il faut que je m'emploie

Pour qu'il soit accompli, compte....

GERCOUR.

Certainement;

Je ne puis terminer sans ton consentement.

DORIMON.

C'est une énigme au moins!

GERCOUR.

Le mot pourra, peut-être;

T'en déplaire d'abord. Tu croyois bien connoître
Sainfar.

(43)

DORIMON.

Affurément.

GERCOUR.

Eh ! bien tu t'es mépris !

Du plus ardent amour tu le croyois épris,
Tu pensois qu'il mettoit le bonheur de sa vie
A pouvoir épouser ton aimable Sophie,
Tu te trompois.

DORIMON.

Qu'entends-je ?

GERCOUR.

Il m'a bien déclaré

Que l'hymen l'effrayoit, & qu'il avoit juré
De le fuir pour jamais.

DORIMON.

Que viens-tu de m'apprendre ?

Ah ! ma pauvre Sophie ! aurois-je dû m'attendre !...
Sainfar !... en ma présence, au moins cinquante fois,
Contre le célibat il éleva la voix,
Même il en foutenoit les suites criminelles ;
Souvent au nom d'hymen, de larmes infidelles
Ses yeux, qu'il détournoit, paroissoient se remplir !
Je le croyois l'effet du plus tendre desir !
L'œil n'est donc point chez lui l'interprete de l'ame ?

GERCOUR.

Mais toi-même, en ceci, tu mérites du blâme ;
A ce refus choquant, avant de t'exposer,
Tu devois pressentir....

DORIMON.

Qui pouvoit supposer

Qu'un jeune homme amoureux, car il l'étoit ?...

GERCOUR.

Sans doute !

Lui-même il en convient.

DORIMON.

Pourquoi donc ?

GERCOUR.

Il ajoute

Qu'il n'est pas riche, & c'est un point des plus pressans,

F 2

D O R I M O N.

En porte-feuille il a plus de cent mille francs ;
 Je ne desirois point qu'il en eût davantage ;
 Sa médiocrité me donnoit l'avantage
 D'être sûr que chez moi , jusques à mon trépas ,
 Ma fille & son époux vivroient entre mes bras ,
 Et qu'ainsi je saurois , aux jours de ma vieillesse ,
 Eviter les chagrins d'un pere qu'on délaisse ;
 C'étoit tout mon espoir , il m'y faut renoncer.

G E R C O U R.

Peut-être il changera de façon de penser.

D O R I M O N.

Que m'importe à présent ? Donnerois-je Sophie
 A celui dont il faut que mon cœur se défie ,
 Et dont un seul instant l'amour a balancé ?
 Non , mon ami , jamais , je suis trop offensé !
 Plus j'ai paru pressant pour en faire mon gendre ,
 Plus je suis indigné qu'il ose s'en défendre ,
 Le profond intérêt qu'il m'avoit inspiré ,
 S'éteint dès ce moment en mon cœur ulcéré.

G E R C O U R.

Mais ta fille ?

D O R I M O N.

Je vais de ce trait-là l'instruire ;
 Sa fierté lui dira comme il faut se conduire. *Il veut sortir.*

G E R C O U R , *le retenant*

Ecoute ; en pareil cas , au lieu de s'affliger ,
 Les femmes , m'a-t-on dit , aiment à se venger ,
 J'en fais un sûr moyen : bon pere de famille ,
 Tu ne demandes , toi , qu'à marier ta fille ,
 N'est-il pas vrai ?

D O R I M O N.

Sans doute.

G E R C O U R.

Eh ! ne vas pas plus loin ;
 Sainfar étoit l'époux , il sera le témoin ,
 Moi , je serai ton gendre.

D O R I M O N.

Oh ! l'idée est étrange ;

(45)

Toi, qui fus si long-temps...!

GERCOUR.

Mon cher ami, l'on change :

Le célibat convient tant que l'on n'est pas vieux,
Dans l'arrière saison il devient ennuyeux.
L'attrait d'un tel état passe avec la jeunesse.
De quoi la liberté fert-elle à la vieillesse ?
En outre, sur mes gens je ne saurois compter ;
Ils sont à chaque instant tous prêts à me quitter.
Je hais la solitude, & je sens que mon âge,
Inévitablement la rendra mon partage,
A moins que, par l'hymen, une jeune beauté
Ne ramène chez moi le monde & la gaité.
Tu vivras avec nous, en me donnant ta fille,
Nous ne ferons tous deux que la même famille ;
D'un semblable dessein, dis-moi, que penses-tu ?

DORIMON.

Va, ce n'est point par moi qu'il sera combattu ;
Mais allons voir ma fille. En cette circonstance,
Tu sens que je ne puis rien promettre d'avance.
il sort, Gercour le suit.

GERCOUR, *en s'en allant.*

Si je peux réussir dans cet arrangement,
Que j'attraperai bien Mademoiselle Armand !

Fin du troisieme Acte.

~~~~~

## ACTE IV.

---

### SCENE I.

DORIMON, SOPHIE, GERMAIN.

*au fond du théâtre.*

DORIMON, *à Germain.*

Faites-moi le plaisir de dire à votre maître  
*à Sophie.*

Qu'on le demande ici... ne faites point paroître  
Combien un pareil coup accable votre cœur :



Il ne faut écouter que la voix de l'honneur ;  
 Oubliez un ingrat qui vous a dédaignée ;  
 Le mépris seul convient à votre ame indignée.  
 Sainfar nous abusa par sa fausse vertu.  
 Les principes trompeurs dont il se montre imbu  
 Détruisent selon moi , tout ce qu'il eut pour plaire.  
 La sensibilité lui doit être étrangère.  
 Qu'est-ce donc qu'un amour qui n'ose se lier ,  
 Et que le nom d'époux suffit pour effrayer ?  
 L'homme qui vous eût vue avec indifférence  
 Vous auroit fait , sans doute , une bien moindre offense  
 Que Sainfar avouant une aussi foible ardeur.

S O P H I E.

Il faut donc pour toujours renoncer au bonheur !  
 Ah ! quel effort mon pere !

D O R I M O N.

Appelez à votre aide  
 Une juste fierté , cet orgueil. . . .

S O P H I E.

Vain remède !

L'amour fut-il jamais par l'orgueil remplacé ?

D O R I M O N.

L'amour doit-il survivre où l'estime a cessé ?  
 Peut-être trouves-tu ce langage sévère ;  
 Crois que , pour le tenir , il en coûte à ton pere.  
 Mais enfin venge-toi , même avant son départ ,  
 D'un ingrat. . .

S O P H I E.

Le moyen dont vous m'avez fait part.

A l'employer si vite est d'un danger extrême ;  
 En se vengeant ainsi c'est se punir soi-même.  
 Si le dépit pouvoit m'y faire consentir ,  
 Ce seroit m'exposer au plus vif repentir.  
 Ah ! laissez-moi plutôt dans le sein de mon pere  
 Oublier une erreur qui m'est encor trop chere ,  
 Non que je veuille faire un jour une autre choix ;  
 Un cœur comme le mien n'est séduit qu'une fois.

D O R I M O N.

Et c'est cette raison qui fait que je te presse

En faveur de Gercour. Tu connois ma tendresse ;  
 Pourrois-je desirer de faire ton malheur ?  
 Écoute moi , ma fille. Un lien enchanteur ,  
 Sans doute , c'est celui que l'amour seul décide ;  
 Mais il est d'autres nœuds où quelquefois réside  
 Un bonheur , il est vrai moins vif , mais plus constant.  
 Lorsque l'on est contraint d'immoler son penchant ,  
 Crois-moi , l'on ne doit plus voir dans le mariage  
 Que l'espoir de jouir du calme après l'orage ;  
 Ce n'est plus qu'un asyle où les soins & le tems.  
 Appaisent , sans douleur , le tumulte des sens.  
 Si , dans la solitude , à son amour livrée ,  
 Par d'impuissants combats une ame est déchirée ;  
 L'hymen , en appelant l'honneur pour l'étouffer ,  
 Lui prescrit des devoirs qui l'en font triompher.  
 Ne crois pas cependant que je te sollicite  
 A serrer dès demain les nœuds où je t'invite ;  
 Il suffit que Sainfar , à l'instant de partir ,  
 Sache qu'à d'autres nœuds tu viens de consentir.  
 Il ne l'apprendra point sans une peine extrême ;  
 Car , malgré ses refus , il est certain qu'il t'aime ;  
 Mais on voit à présent germer dans tous les cœurs  
 Un système ennemi de l'État & des mœurs ,  
 Qui , proscrivant le but des innocentes flammes ,  
 Calomnie à la fois & l'hymen , & les femmes :  
 Vantant la liberté , mais pour en abuser ,  
 Ne veut que de ces fers qu'un seul mot peut briser ;  
 Et préférant le crime à de chastes caresses ,  
 Conduit l'homme avili chez d'indignes maîtresses ,  
 Qui , cachant avec art le danger sous des fleurs ,  
 Lui font boire à longs traits la coupe des erreurs ,  
 Etouffent en son cœur tous sentiments honnêtes ,  
 Occupent son esprit de honteuses conquêtes ,  
 Abrutissent son ame en fatiguant ses sens ,  
 Et peuplent tout Paris de vieillards de trente ans.

S O P H I E.

Je vois Monsieur Gercour.

D O R I M O N.

Avec lui je te laisse ;

(48)

Songe à ce que pour toi m'a dicté ma tendresse ;  
Mais songe , en même temps , que je n'exige rien  
Je fors pour te laisser libre en cet entretien.

---

S C E N E II.  
GERCOUR , SOPHIE.  
GERCOUR.

**E**H bien ! Mademoiselle ? ai-je eu dans votre pere  
Un avocat heureux ? que faut-il que j'espere ?  
Lorsqu'en son vain système un ingrat obstiné  
Se refuse au bonheur qui lui fut destiné ,  
Accueillant sans regret le motif qui m'anime ,  
Pourrois-je me flatter d'obtenir votre estime ,  
Et formant un lien qu'un tendre sentiment . . .  
Pardonnez , je suis neuf en pareil compliment ,  
C'est la première fois . . . en deux mots ; de l'aisance ,  
Des soins , des procédés , beaucoup de complaisance ,  
Car je me rends justice , à mon âge voilà  
Tout ce qu'on peut promettre , acceptez-vous cela ?  
Mon ton pourroit choquer des gens d'une autre étoffe ;  
Mais Dorimon a su vous rendre philosophe.

S O P H I E.

Monfieur , avant d'entrer en explication ,  
Souffrez que je vous fasse une autre question.  
De Sainfar devant moi vous blâmez le système ?  
Ne fut-il pas toujours soutenu par vous-même  
N'avez-vous pas tantôt contre votre neveu ?  
Ici même , affermi Sainfar dans son aveu ?  
Par Lucile & Dorval j'en suis très-bien instruite ;  
Pourquoi donc tout-à-coup , en changeant de conduite ;  
Vous mettre ainsi vous-même en contradiction  
D'une manière étrange ? Ou votre opinion  
Vous a trompé long-temps , ou vous jouez un rôle  
Fort singulier , Monfieur , & qui , sur ma parole ,  
Vous fera peu d'honneur , dans mon esprit du moins.

G E R C O U R.

Comment Mademoiselle ?

S O P H I E.

S O P H I E.

Eh ! oui. Mettre vos soins  
 À confirmer Sainfar dans l'erreur qui l'égare,  
 Et venir à sa place. ... oh ! le trait est bizarre !  
 Jamais personne ici n'auroit eu le soupçon  
 Que vous dussiez quitter l'état de vieux garçon ;  
 Vous qu'on citoit par-tout comme un célibataire  
 Très-fameux c'est manquer à votre caractère.

G E R C O U R, *avec humeur.*

Et je n'affiche point l'honneur d'en avoir un ;  
 Sachez qu'un vieux garçon n'en peut garder aucun ;  
 De goûts, d'affections à chaque instant il change,  
 N'étant fixé par rien.

S O P H I E.

La nature se venge ;  
 Le vide de son cœur fait les premiers tourments ;  
 Ne l'ayant point rempli de ces doux sentiments  
 Qu'apportent avec eux les noms d'époux, de père ;  
 Il cherche en vain à quoi s'attacher sur la terre.

G E R C O U R.

Il est trop vrai ; voilà ce qui m'a décidé,  
 J'avois, je le confesse, autrefois regardé  
 Comme un bien précieux, comme un bonheur suprême  
 De ne dépendre en tout jamais que de soi-même ;  
 Mais je le vois, il faut ( & j'ai dû le sentir  
 Dans une maladie où j'ai pensé périr )  
 Il faut enfin à l'homme, alors que l'âge augmente ;  
 Une femme. ....

S O P H I E, *sechement.*

Fort bien, comme une gouvernante ;  
 Je vous entends, Monsieur.

G E R C O U R.

Oh ! le mot est trop dur !

S O P H I E.

C'est celui qu'en secret vous pensez, à coup sûr.

G E R C O U R.

Croyez, Mademoiselle.

S O P H I E.

Épargnez-vous la peine

G

(50)

De vous en excuser , car j'en suis bien certaine ;  
Je fais que dans le monde on voit beaucoup de gens  
De ces principes-là merveilleux partisans.  
L'hymen doit , disent-ils , n'être qu'une retraite ;  
Ce n'est point pour ce Dieu que la jeunesse est faite ;  
Il ne faut au printemps , & même dans l'été ,  
Connoître que deux mots , plaisir & liberté.  
Mais quand de ses chagrins la vieillesse menace ,  
Quand le monde à la fin nous délaisse & nous chasse ,  
Crainte d'être forcé de vivre seul chez lui ,  
Un homme de bon sens , pour éviter l'ennui ,  
Peut alors épouser. N'est-ce pas la morale  
Des jeunes gens du jour ?

GERCOUR.

C'est la plus générale.

SOPHIE.

Mais... ne pourroit-on pas répondre à leurs discours :  
Eh , quoi ! vous prétendez employer vos beaux jours ,  
Foiblement échauffés par des flammes légères ,  
A former , à briser des chaînes passagères ?  
Mortels peu prévoyants ! ne concevez-vous pas  
Qu'en ne vous attachant à personne , en ce cas  
Vous ne pouvez aussi vous attacher personne ?  
Eh ! que deviendrez vous dans votre triste automne ?  
Quand vous aurez passé vos moments les plus doux ,  
Quand amants , surannés , vous voudrez être époux.  
Si vous comptez alors prendre une jeune femme ,  
Ou de bas intérêts décideront son ame ,  
Ou bien , vengeance sur vous tout son sexe outragé ,  
Elle vous répondra : je n'ai point partagé  
Tout ce que d'agréments offrit votre jeunesse ;  
Je ne dois point non plus soigner votre vieillesse ,  
Essuyer ses lueurs , supporter ses dégoûts ,  
En un mot , à vingt ans , m'isoler près de vous ,  
Et par un triste hymen joignant mon âge au votre ,  
Mêler bizarrement un siècle avec un autre.

GERCOUR.

Ce discours un peu vif me répond nettement ,  
Et je n'ai pas besoin d'autre éclaircissement.



( 51 )

Mais quelle peine enfin qu'il me fasse à l'entendre ,  
De tout ce qu'il contient je ne puis me défendre :  
Ah ! que n'ai-je autrefois reçu cette leçon ,  
Et réfléchis plutôt au sort d'un vieux garçon !

S O P H I E .

Quoi ! vous-même avouez combien ce sort est triste !

G E R C O U R .

Je ne finirois point à détailler la liste  
Des inconvénients qu'il entraîne . . .

S O P H I E , *vivement* .

Ah ! Monsieur ,

Puisque du célibat vous connoissez l'erreur ,  
Voyez , voyez Sainfar ; par pitié . . . pour . . . lui-même ,  
Il le faut détromper de son fatal système ;  
Par votre exemple enfin lui faire pressentir . . .

G E R C O U R .

Quoi ! vous voulez que j'aie ainsi me démentir !

S O P H I E .

Vous le devez , Monsieur , la probité l'ordonne ;  
Pourquoi donc propager l'erreur qu'on abandonne ?  
Il faut tout avouer , vos chagrins , votre ennui ,

G E R C O U R .

Peut-être tout cela ne fera rien sur lui .

S O P H I E .

Eh ! qui pourroit jamais , mieux qu'un célibataire ,  
Éclairer sa raison par un aveu sincère ?  
On croit ce que quelqu'un nous affirme sentir ,  
On ne dispute point contre le repentir .  
Allez , allez , Monsieur .

G E R C O U R .

Ma chère demoiselle ,

Vous ferez satisfaite , & je vais avec zèle  
Employer mon exemple à détruire l'effet  
Que peut-être sur lui mes discours auront fait .  
J'en ai tenu tantôt plus d'un , par habitude ,  
Je cours les expier & mettre mon étude  
À combattre en Sainfar des principes menteurs ,  
Du vrai bonheur de l'homme indignes destructeurs .

G 2



## S C E N E   I I I.

SOPHIE , SAINFAR , *entrant du côté opposé  
à celui par ou Gercour est sorti.*

S O P H I E.

**P**uisse-t-il ! réussir !... ô ciel ! Sainfar lui-même !  
Fuyons.

S A I N F A R.

Mademoiselle , en ce moment extrême ,  
À l'instant de vous perdre , hélas ! & pour jamais ,  
Je viens mettre à vos pieds mes douloureux regrets.

S O P H I E.

Lorsque ma main par vous vient d'être refusée ,  
Je ne présumais pas devoir être exposée  
À me trouver encore avec vous dans ces lieux.  
Sans doute , vous venez , d'un regard curieux ,  
Observer à quel point votre refus me blesse ,  
Et d'un cœur trop épris insulter la faiblesse.  
Soyez content , Sainfar , & félicitez-vous.  
Vous m'avez su frapper des plus sensibles coups ;  
Je sens bien qu'à ma place une autre auroit pu faire  
De ses vrais sentiments un aveu moins sincère ,  
Moi , je mets ma vengeance à vous montrer mon cœur ;  
Il fut rempli pour vous de la plus tendre ardeur ;  
Les vertus dont , au moins vous aviez l'apparence ,  
Avoient su triompher de son indifférence ;  
Quoique bien détrompé de cette illusion ,  
Il veut garder encor la même impression ;  
Et fideles au dehors que vous fîtes paroître ,  
Il vous verra toujours tel qu'il vous croyoit être  
Vous plaignant toutefois de vous être engagé  
Parmi les partisans d'un triste préjugé ,  
Qui , séduisant d'abord par de fausses maximes ,  
De tous ses sectateurs fait enfin ses victimes.

S A I N F A R.

On me croit bien épris d'un système trompeur !  
Si vous saviez combien il m'inspire d'horreur !

(53)

Loin que par son attrait il ait pu me séduire ;  
De la société je voudrais le proscrire ,  
Comme un de ces fléaux d'autant plus dangereux ;  
Que la loi jusqu'ici n'a point sévi contre eux.

S O P H I E.

Mais , si vous dites vrai , je ne dois plus , je pense ,  
Imputer vos refus qu'à votre indifférence ,  
Ou même à votre haine. . . .

S A I N F A R.

O ciel ! moi , vous haïr !  
Ce reproche est affreux , je ne le puis souffrir ;  
Malgré moi-même enfin connoissez donc mon ame.  
Je pars , mais consumé de la plus vive flamme.  
Vos attraits , votre esprit , & peut-être encor plus  
Cet assemblage heureux de toutes les vertus  
Qu'en vivant près de vous j'ai trop su reconnoître  
De mon cœur égaré ne m'ont point laissé maître ;  
Il est à vous , Sophie , il y sera toujours.

S O P H I E.

Quoi ! . . .

S A I N F A R.

Je n'aurois pas dû vous tenir ce discours ;  
Peut-être il valoit mieux m'éloigner & me taire.

S O P H I E.

Vous éloigner ? pourquoi ? quel est donc ce mystère ?  
Quel motif vous contraint ?

S A I N F A R.

Souffrez que sur ce point  
Un malheureux gémisse & ne s'explique point ;  
Ce secret doit rester tout entier dans mon ame.

S O P H I E.

Devez-vous l'y garder quand l'amour le réclame ?

S A I N F A R.

Il n'est pas à moi seul ; j'ai promis , j'ai juré  
De ne le point trahir. Sans ce motif sacré ,  
Croyez-vous. . . ?

S O P H I E , *avec dépit.*

Il suffit je ne veux rien apprendre ;  
Je vous presse plus c'est trop vous en défendre.

SAINFAR.

Ah ! ne m'accablez pas de votre inimitié ;  
 Plaignez-moi. . .

SOPHIE.

Que vous fait ma haine , ou ma pitié ?  
 Que je le plaigne ! moi ! . . . quel langage est le vôtre ?  
 Que de nous deux , ici , fait le malheur de l'autre ?  
 Qui de nous , lorsque tout favorise nos vœux ,  
 S'arrache à son amour , & tremble d'être heureux ?  
 Mais c'en est trop enfin : votre lâche silence  
 M'apprend de vos refus ce qu'il faut que je pense.  
 Mon cœur anéanti ne demande plus rien  
 Que de voir terminer ce cruel entretien ;  
 Laissez-moi pour partage & la honte , & les larmes ,  
 Dans une autre union cherchez de plus doux charmes ;  
 Mais songez que la main qui conserva mes jours ,  
 Seule en a , pour jamais , empoisonné le cours.  
 Qu'elle m'a rendu cher un funeste service !

SAINFAR.

N'accusez que du sort la barbare injustice ;  
 Mais laissez à moi seul un éternel ennui  
 Du sacrifice affreux que je fais aujourd'hui ;  
 Vous me parlez en vain de quelque autre hyménée ,  
 Vous ne connoissez pas qu'elle est ma destinée !  
 Sa rigoureuse loi qui m'éloigne de vous ,  
 Me défend d'accepter jamais le nom d'époux.  
 Je promets , quoiqu'absent , de vous rester fidèle ,  
 Mais c'est en vous jurant une ardeur éternelle ,  
 Qu'au nom de cet amour j'ose vous supplier. . .

SOPHIE.

Et ! de quoi , malheureux ?

SAINFAR.

Helas ! de m'oublier ;

D'accorder à quelque autre une main qui m'est chère.  
 Vous rendrez en partant ma douleur moins amère ,  
 Si je puis m'assurer n'avoir pas , pour jamais ,  
 Banni d'auprès de vous le bonheur & la paix.

SOPHIE.

D'un soin si singulier je reste confondue !

Non, je ne m'étois pas à ce trait attenduel.  
 Eh quoi ! tiran d'un cœur repoussé loin de vous ;  
 Vous prétendez encor lui choisir un époux ?  
 Quel titre vous permet d'exercer cet empire ?

S A I N F A R.

Ah ! vous ne savez pas le motif qui m'inspire !  
 Sophie, écoutez-moi : de pièges entouré,  
 Votre sexe est au nôtre imprudemment livré ;  
 Par de trompeurs dehors une femme séduite,  
 A pleurer sa défaite est trop souvent réduite.  
 J'en connus une hélas ! . . . victime d'un ingrat  
 Qui l'a sacrifiée au goût du célibat,  
 Il lui fallut quitter parens, amis, patrie,  
 Pour cacher dans l'exil une gloire flétrie ;  
 Un pays étranger la reçut dans son sein ;  
 Mais, depuis ce moment, jamais un jour serein  
 Ne s'est levé pour elle, & sa triste carrière  
 Finit dans l'abandon de la nature entière.  
 Son sort, toujours présent à mon souvenir,  
 Vous dit que par l'hymen il le faut prévenir ;  
 Le ciel vous fit sensible ; un jour, un jour peut-être ;  
 Sur la foi des sermens, un séducteur, un traître . . .

S O P H I E, *avec dépit.*

Monsieur !

S A I N F A R.

Ah ! pardonnez, je tombe à vos genoux ;  
 Loin par un tel discours d'aigrir votre courroux,  
 Daignez plutôt y voir l'intérêt qui m'anime ;  
 Je me reprocherais sans cesse comme un crime  
 D'avoir su vous toucher, si ce fatal amour  
 Devoit à vos devoirs vous ravir sans retour,  
 Et pour garder l'erreur d'une vaine chimère,  
 Vous priver de doux noms & d'épouse & de mère.  
 Ah ! s'il est des amans assez peu généreux  
 Pour ne pas desirer d'être seu's malheureux,  
 Moi, je n'imite point leur aveugle injustice,  
 Pourquoi faire à l'amour un double sacrifice ?  
 Vivez, vivez, Sophie, en rendant vos beaux jours  
 Au bonheur dont moi seul j'interrompais le cours ;

( 56 )

Soyez heureuse enfin , & par l'hymen d'un autre ;  
Mon destin , quel qu'il soit , s'embellira du vôtre.  
Ai-je su vous convaincre ? Ah ! c'est dans cet espoir  
Qu'avant de m'éloigner j'ai désiré vous voir....  
Vous ne répondez point !

S O P H I E.

Homme incompréhensible :

Vous entraînez mon ame ; un charme irrésistible  
Semble vous asservir toutes mes volontés ;  
J'obéis en esclave aux loix que vous dictez.  
Gercour m'a proposé sa main & sa fortune ;  
J'ai su me délivrer de cette offre importune ;  
Mais ces dons , qui tantôt ne pouvoient me tenter ;  
Vous le voulez , Sainfar , je vais les accepter ,  
Contente que mon cœur , en s'immolant lui-même ,  
Vous prouve , en vous perdant , à quel excès il aime ;  
Et que vous ne puissiez , en connoissant son choix ,  
Soupçonner un instant qu'il ait aimé deux fois.  
Je vais joindre mon père , & moi-même lui dire  
Qu'aux desirs de Gercour je suis prête à souscrire ;  
Adieu , souvenez-vous que vous l'avez voulu.

S A I N F A R.

Je vous admire ; & moi , j'ai fait ce que j'ai dû ;  
Quoique pour s'y résoudre il en coûte des larmes ;  
Alors qu'il est rempli le devoir à des charmes ;  
Cachez-moi , par pitié , le trouble où je vous vois.

S O P H I E.

Adieu , Sainfar.

S A I N F A R.

Adieu , pour la dernière fois.

*Ils sortent chacun d'un côté opposé , en se regardant avec les marques de la plus grande douleur.*

*Fin du quatrième Acte.*

ACTE V.





# ACTE V.

## SCENE I.

Mlle ARMAND, GERMAIN.

Mlle ARMAND.

**C**OMMENT donc, mon ami, c'est une chose affreuse !  
Monfieur, se marier ! oh ! j'en suis furieuse.

GERMAIN.

De ces rages d'amour je le pensois guéri.

Mlle ARMAND.

Pour moi, je l'en croyois dès long-temps à l'abri,

GERMAIN.

Je désapprouve fort cette subite flamme.

Mlle ARMAND.

Le cher homme ! aller prendre un enfant pour sa femme !

GERMAIN.

Encor, si c'étoit vous !

Mlle ARMAND.

Je comptois bien un jour

L'amener à ce point.

GERMAIN.

C'est nous jouer un tour ;

En vérité, sanglant. Pour moi, je me chagrine

D'avoir trop ménagé la cave & la cuisine ;

Si j'avois pu prévoir rester si peu de temps,

J'aurois bien déployé, ma foi, d'autres talens !

Mlle ARMAND.

Nous pouvons tous nous faire ici mêmes reproches ;

Nous n'avons cependant pas mal rempli nos poches.

GERMAIN.

Je crois bien que c'est moi qui suis le moins chargé ;

Mais pourquoi demander, aussi notre congé ?

C'est votre faute à vous, ça l'a mis en colere.

Mlle ARMAND.

Bon ! je l'ai fait cent fois ; c'est la ruse ordinaire

Quand on sert un garçon, & toujours cela rend

H



(58)

Le service plus doux ; & même quelqu'argent.

GERMAIN.

Nous voilà pris au mot ; cherchons dans notre tête  
Si nous ne pourrions faire une retraite honnête.

Mlle ARMAND.

Qu'est-ce-à-dire ?

GERMAIN.

Emporter , & d'un seul tour de main ;  
De quoi nous garantir pour long-temps de la faim.

Mlle ARMAND.

Ce ne seroit pas mal ; mais dans cette entreprise ,  
Ma conscience. . .

GERMAIN, *riant.*

Ah ! ah !

Mlle ARMAND.

D'un vol se scandalise.

GERMAIN.

On peut la rassurer d'un mot très-aisément.

Ne vous avoit-il pas mis sur son testament ?

Ce n'est donc pas un vol , à bien prendre la chose ,

C'est seulement , ma chère , y changer une clause ,

Il falloit qu'il mourût pour recevoir nos legs ,

Nous les prenons d'avance , & le laissons en paix.

De quoi se plaindra-t-il ?

Mlle ARMAND.

Tu parles comme un ange ;

Je n'ai plus de scrupule ; à ça , que l'on s'arrange

Chacun comme on pourra.

GERMAIN.

Mais nous aurions besoin

Des clefs.

Mlle ARMAND.

Tout est ouvert.

GERMAIN.

On vient.

Mlle ARMAND.

Allois plus loin.

Tenir notre conseil.

(59)

GERMAIN.

Et d'un égal courage

Mettre du haut en bas la maison au pillage.

SCÈNE II.

LUCILE, DORVAL, GERCOUR,

*entrant par un autre côté.*

DORVAL.

Mon oncle, vous pouvez nous faire compliment,  
J'ai gagné mon procès & très-complètement,  
Je viens d'en recevoir la nouvelle sur l'heure;  
Mais ce qui, selon moi, rend la chose meilleure,  
C'est que, pour cette fois, le bon droit a tout fait.  
Le succès que j'obtiens n'est point l'indigne effet  
De ces soins fatigans, de ces tristes visites,  
Qui pour tous les plaideurs devroient être interdites.  
C'est un pénible usage, & que ne devrait pas  
Tolérer plus long-temps l'honneur des Magistrats.

GERCOUR.

Oui : des solliciteurs les visites nombreuses  
Doivent les excéder - mais les solliciteuses !  
Voir jeunesse & beauté souvent à leurs genoux ;  
C'est de ce casuel qu'ils sont le plus jaloux.  
Ils seroient fort piqués, s'ils connoissoient ma niece  
Que tu te sois soustrait aux soins de cette espece.

DORVAL, *en riant.*

Mais mon oncle, c'est-là, je pense, un compliment !  
Comment donc ! vous avez le stile très-galant.

LUCILE.

Monfieur croyoit parler à l'aimable Sophie.

DORVAL.

Vous allez l'épouser, j'en ai l'ame ravie,  
Je vous en félicite, & bien sincèrement.

LUCILE.

Beautés, graces, esprit, caractère charmant,  
Elle a tout en partage.

GERCOUR.

Oh ! oui ; mais pour quelqu'autre.

H2

(66)  
LUCILE.

Comment ?

GERCOUR.

Ce trésor-là ne fera jamais nôtre ;  
A son âge un vieillard n'est pas ce qu'il lui faut ,  
Elle m'a refusé fort nettement tantôt ;  
Et de plus, j'ai promis de combattre moi-même ,  
Dans l'esprit de Sainfar , la répugnance extrême  
Qu'il montre pour l'hymen ; sur l'état de garçon  
Je m'en vais le prêcher de la bonne façon.

DORVAL.

Miracle ! vous allez faire amende honorable.

LUCILE.

C'est-là , Monsieur , un trait à jamais mémorable.

DORVAL.

Cette conversion . . . .

GERCOUR.

Arrive un peu trop tard  
Pour moi ; mais je la veux rendre utile à Sainfar ;  
L'arracher à l'erreur d'un système funeste ,  
Dont les fruits les plus sûrs sont l'ennui qui me reste ;  
Et rendre , si je puis , à la société ,  
Un père de famille honnête & respecté.  
Je l'ai fait prévenir qu'avant qu'il monte en chaise  
J'ai deux mots à lui dire.

LUCILE.

Oh ! je serai bien aise  
D'être , s'il se pouvoit , présente à l'entretien ,

GERCOUR.

De témoins tels que vous je me passerai bien ;  
Dans tout ce qu'à Sainfar il faudra que je conte  
Votre malignité trouveroit trop son compte ;  
Souffrez qu'en vous privant d'un pareil passe-temps ;  
Je ne vous donne point à rire à mes dépens ,  
Certains aveux pourroient vous en fournir matière.

DORVAL.

Nous allons vous laisser liberté toute entière ;  
Mais Sainfar m'a paru dans son opinion  
Tellement entêté , que votre intention

( 61 )

Pourroit bien n'être pas tout - à - fait efficace !

GERCOUR.

C'est ce qu'il faudra voir.

LUCILE, *apercevant Sainfar.*

Nous lui laissons la place.

---

### SCENE III.

GERCOUR, SAINFAR.  
SAINFAR.

**M**onfieur, au moment même on vient de m'avertir  
Que vous vouliez me voir avant que de partir ;  
Le sort me permet - il de pouvoir reconnoître  
Les bontés que tantôt vous avez fait paroître  
Pour un infortuné, qui, pour n'en pas jouir,  
N'en gardera pas moins un tendre souvenir.

GERCOUR.

Je desire vous rendre un bien plus grand service ;  
En vous ouvrant les yeux au bord du précipice.

SAINFAR.

J'ignore quel péril , . . .

GERCOUR.

Loin de vous égarer ,

Que mon exemple enfin serve à vous éclairer ;  
Tantôt du célibat je vantois le système ,  
Je vous trompois , après m'être trompé moi - même.  
Par un motif plus juste à présent excité ,  
Je prétends vous parler avec sincérité ,  
Vous tracer les regrets , les chagrins , la tristesse  
Qui depuis un long-temps assiégent ma vieillesse.  
Je veux que de mon sort un tableau ressemblant ,  
Vous sauve du malheur d'en faire le pendant ;  
Et que du célibat , connoissant mieux la suite ,  
Votre ame abjure enfin l'erreur qui l'a séduite.

SAINFAR.

Monfieur , . . .

GERCOUR.

Asseyons nous , ne m'interrompez point ;  
Je m'en vais vous compter le tout de point en point.

D'abord, la liberté que le célibat laisse ;  
 A bien des charmes, mais, il faut que je confesse  
 Qu'elle ne sert souvent qu'à nous faire duper ;  
 Par des goûts passagers on cherche à s'occuper,  
 On ne fait qu'entasser sottises sur sottises ;  
 A titre de garçon on se les croit permises,  
 Le monde les pardonne, il est vrai ; mais le cœur  
 Au sein de ces plaisirs cherche encor le bonheur.  
 C'étoit quand la fortune, à mes projets contraire,  
 Venoit par quelque coup traverser ma carrière,  
 Que j'éprouvois le vide & le désagrément  
 De ces liens formés par l'attrait du moment,  
 Je me voyois réduit à sentir seul mes peines ;  
 Mes plaintes paroissoient ridicules & vaines,  
 De ces femmes, qu'on a, l'amour dissipateur  
 Ne sauroit devenir l'amour consolateur,  
 J'en fis plus d'une fois la triste expérience,  
 Et c'est, ma foi, bien pis alors que l'âge avance ;  
 Dans le monde aujourd'hui, pour être toléré,  
 Il faut qu'un Vieux-garçon soit complaisant outré,  
 Qu'il adore en aveugle & serve les caprices,  
 Qu'il prodigue, sans fin, les soins, les sacrifices,  
 Que, sans prétendre à rien, il s'épuise à donner,  
 Qu'il ne s'avise pas, sur-tout, de raisonner ;  
 A voir comme on le traite, à coup sûr, on peut dire  
 Que, contre un Vieux-garçon, tout le monde conspire.  
 Aussi de ce train-là, dégouté pleinement,  
 Me suis-je en ma maison retiré prudemment ;  
 Recevant peu de monde, & croyant cet asyle  
 Fait pour me procurer une fin plus tranquille ;  
 Mais, Sainfar, redoublez ici d'attention,  
 J'y cours un grand danger ; cette punition  
 Menace, ainsi que moi, tout vieux célibataire ;  
 Je m'en vais m'expliquer d'une façon plus claire.  
 Par les infirmités & par l'âge affoibli,  
 Mon esprit je l'avoue, a des momens d'oubli ;  
 Capté par quelques soins d'une fille intrigante,  
 J'ai cent fois été prêt d'épouser ma servante ?  
 Et ne fais même encor si je ne ferai pas.



Damain ; ce qu'aujourd'hui je trouve indigne & bas !  
Enfin , le célibat ne prépare , à mon compte ,  
Qu'erreurs à la jeunesse , aux vieillards que la honte.

SAINFAR, *en se levant.*

D'un tel discours , Monsieur , je sens la vérité ;  
Mais hélas ! pour jamais mon sort est arrêté.  
Quoique le célibat soit un état fort triste ,  
Dans mes premiers desseins souffrez que je persifle.

GERCOUR.

De votre opinion vous restez entiché !  
Par tout ce que j'ai dit vous n'êtes pas touché !  
Eh ! bien , à tant d'aveux il faut en joindre un autre ;  
Tremblez qu'un pareil sort ne soit un jour le vôtre ,  
J'ai des remords.

SAINFAR.

Comment ?

GERCOUR.

Oui , Monsieur , des remords ;  
J'ai fait pour les calmer d'inutiles efforts ;  
Ils augmentent par l'âge.

SAINFAR.

Et quelle en est la cause ?

GERCOUR.

Connoissez donc à quoi le célibat expose ,  
Et croyez que l'objet de mes mortels regrets ,  
De tous les vieux-garçons est l'histoire à-peu-près.  
A trente ans , je devins amoureux d'une femme ,  
De toute sa tendresse elle paya ma flamme ;  
Nos âges , nos humeurs , tout sembloit assorti ;  
Ses biens n'en faisoient pas un opulent parti ,  
Moi-même alors j'avois une aisance bornée ,  
Je craignis d'allumer les flambeaux d'hyménée ,  
Enfin du célibat mon esprit infecté  
Sacrifia l'amour , les graces , la beauté.

SAINFAR.

Quand ce fut un dessein résolu dans votre ame ,  
Vous n'entretintes point une inutile flamme ;  
Vous prîtes le parti que vous dictoit l'honneur ,  
De fuir l'objet aimé.



(64)

GERCOUR:

Je fus un séducteur ;  
J'abusai lâchement sa crédule tendresse.

SAINFAR.

Ce trait . . .

GERCOUR.

Jugez combien votre sort m'intéresse  
Pour que je vous confie un semblable secret ;  
J'espère que sur vous il fera quelque effet :  
J'apperçois dans vos yeux un embarras extrême ;  
Voyez à quels écarts conduit notre système ;  
Et , quoique vous blâmiez un tel égarement ,  
Qui vous dira qu'un jour vous n'en fassiez autant ,  
Si vous n'abjurez pas une erreur dangereuse ?  
Mais pour mieux assurer l'impression heureuse  
Que cet aveu vous fait , écoutez jusqu'au bout ,  
Pour vous persuader je veux vous dire tout.  
Cette femme par moi dévouée à l'outrage ,  
De nos amours bientôt conçut un triste gage.

SAINFAR.

*à part* *haut.*

Juste ciel . . . ! l'intérêt que l'on doit à son sang  
Eût dû vous l'amener en cet état touchant :  
Le titre de mère est si saint , si respectable !

GERCOUR, *en pleurant.*

Je la vis à mes pieds , & je restai coupable.

SAINFAR.

Eh ! quoi barbare !

GERCOUR.

Après ce douloureux effort  
Elle quitta Paris , & j'ignorai son sort.  
Femme adorable , ô toi , que j'ai tant outragée ,  
En quels lieux que tu sois mes remords t'ont vengée !  
Je pleure tous les jours en prononçant ton nom :  
Objet de mes regrets , trop tendre d'Orménon ,

SAINFAR.

D'ORMÉNON ! GERCOUR.

c'est le nom de l'objet de mes crimes ;

SAINFAR.

(65)

SAINFAR.

O ciel ! qu'ai-je entendu . . . ? vous aviez deux victimes,  
*se jetant à ses genoux.*

L'une n'est déjà plus , & l'autre est à vos pieds.

GERCOUR, *voulant le relever.*

Comment ? que faites-vous ? quoi ! Sainfar , vous seriez... ?

SAINFAR.

D'Orménon , c'est ainsi que s'appeloit ma mere ;

Je peux vous en donner une preuve bien chere ;

*il arrache un portrait caché sous sa veste.*

Regardez ce portrait qui depuis son trépas ,

Attaché sur mon cœur , ne s'en sépara pas.

GERCOUR, *prenant le portrait.*

Je reconnois ses traits ! . . . & c'étoit votre mere ?

SAINFAR.

Oui , Monsieur.

GERCOUR.

Eh ! pourquoi ne dis-tu pas ton pere ?

Je le suis . . . quel moment ! . . . mais tu me connoissois

En te rendant ici ? sans doute , tu savois . .

SAINFAR.

J'étois sur cet objet d'une entiere ignorance :

En vain je demandai , souvent , avec instance ,

A ma mere , le nom de l'auteur de mes jours ;

Non , me répondoit-elle , ignorez-le toujours ;

De ses bras , sans pitié , l'ingrat m'a repoussée ,

Et je l'ai , pour jamais banni de ma pensée.

GERCOUR.

Je ne l'accuse point de trop de dureté ,

Elle a dû me haïr ; oui je l'ai mérité.

Mais toi , mon fils , du moins montre un cœur plus sensible !

Je veux te rendre heureux.

SAINFAR.

*Il vous est impossible ;*

Mon état est marqué d'un sceau réprobateur ;

Pour qui vit dans la honte il n'est point de bonheur.

Vous , mortels imprudents , dont l'ardeur téméraire

Donne à des fils le jour sans leur donner de pere ,

Vous ne concevez pas à quels tourments affreux

A

Vous avez dévoné ces êtres malheureux ;  
 Ils doivent exister , seuls au milieu du monde ,  
 Et mourir , sans trouver un cœur qui leur réponde.  
 De peur que leur opprobre à leur sang soit transmis ,  
 L'hymen même l'hymen ne leur est pas permis ,  
 Vous l'avez vu tantôt ; il m'a fallu moi-même  
 Affliger , outrager , repousser ce que j'aime.  
 Si vous saviez combien cet effort me coûtoit !  
 On ne soupçonnoit pas , lorsque l'on m'imputoit.  
 D'avoir du célibat adopté les maximes.  
 Que j'étois au contraire une de ses victimes !  
 Cruel ! de quel horreur me vois-je environné ?  
 C'étoit peu qu'en naissant je fusse abandonné ;  
 Le ciel , pour rendre encore mon destin plus pénible ,  
 Me fit le don fatal du cœur le plus sensible ;  
 Je ne tenois à rien dans la société ,  
 A m'attacher à tout je me sentois porté ;  
 Par-tout je croyois voir une famille , un pere ,  
 Et la privation m'en étoit plus amere.  
 Ah ! puisque du mépris je dois subir l'horreur ,  
 Pourquoi mettre en mon sein & l'amour & l'honneur ?  
 En me précipitant dans une classe infame ,  
 Il falloit à mon sort assimiler mon ame ,  
 Il falloit à ce fils avili , méconnu ,  
 Donner un cœur abject sans force & sans vertu.

## G E R C O U R.

Mon fils de tes discours adoucis l'amertume ;  
 Pourquoi vouloir aigrir l'ennui qui me consume ?  
 N'aggrave point mes torts , je les sens , & mon cœur ,  
 Sans te connoître encor , t'a montré sa douleur.  
 Va , le ciel m'est témoin , que depuis dix années ,  
 Si j'eusse de ta mere appris les destinées ,  
 J'aurois dans sa retraite aussi-tôt pénétré ,  
 Et par les nœuds d'hymen j'eusse tout réparé.

## S A I N F A R.

Réparé ! de ce mot combien l'effet est rare !  
 On fait quand on outrage , & non quand on répare.  
 Pour frapper sa victime on agit ardemment ;  
 Mais faut-il la sauver ? on le veut foiblement.

(67)

On cherche des délais un instant plus propices ;  
Cependant elle expire au fond du précipice :  
O ma mere , ô ma mere !

GERCOUR.

Ah ! c'est trop m'accabler !

SAINFAR , *avec déchirement.*

Pendant vingt ans entiers j'ai vu ses pleurs couler !  
Pardonnez mon dessein n'est pas de vous déplaire ;  
Mais , vous l'avez voulu , je dois tout à ma mere...  
Hélas ! à ce nom seul je fus accoutumé ,  
D'elle seule je fus dans ma jeunesse aimé ;  
Son image , toujours offerte à ma pensée ,  
Plus tristement encore y paroît retracée  
Depuis que je vous parle ; il m'a semblé sentir  
Ses plaintes , avec force , en mon sein retentir ;  
Elles ont , en cherchant sur ma bouche un passage  
D'un ton , trop dur peut-être , animé mon langage  
Mais , quoique m'ait fait dire un fatal souvenir ,  
Croyez que votre fils ne sauroit vous haïr.

GERCOUR.

Eh bien reste avec moi , console ma vieillesse ;  
J'ai bien peu , je le sais , de droits à ta tendresse ;  
Mais enfin ne soit pas généreux à demi ;  
Je fus pere cruel je serai bon ami ;  
Je saurai te servir au bureau de la guerre ,  
Je peux ce que tantôt j'avois promis de faire ,  
Choisis le Régiment où tu veux de l'emploi.

SAINFAR.

Oubliez-vous qu'en France il n'en est point pour moi ?  
Parmi ses Officiers , l'honneur qui les anime  
Ne leur fait rien souffrir d'impur , d'illégitime ;  
Vouloir s'y distinguer par des faits glorieux ,  
Ce n'est que dévoiler sa honte à tous les yeux.  
Souffrez donc que j'habite une terre étrangere  
Où l'on fait à mon sort un accueil moins sévere ,  
Et laissez-moi remplir mon état en des lieux  
Où je saurai du moins m'honorer à mes yeux.

GERCOUR.

Quoi tu va me quitter !...

I 2

---

SCENE IV.

DORIMON, SOPHIE, GERCOUR,

SAINFAR.

GERCOUR.

Venez, Mademoiselle,  
Unifiez votre voix à la voix paternelle ;  
Ordonnez à Sainfar de rester avec nous.

SAINFAR.

Monsieur ! . . . .

SOPHIE.

D'autres motifs me ramènent vers vous.

DORIMON.

Par ses réflexions soudain persuadée,  
A te donner sa main ma fille est décidée.

---

SCENE DERNIERE.

LUCILE, DORVAL,

LES ACTEURS PRECEDENS.

DORVAL, *accourant.*

M On oncle, tous vos gens viennent de désert.

LUCILE.

Laisant ce qu'ils ont cru trop lourd pour emporter.

DORVAL.

*à Lucile*

*à Gercour.*

On ne nous répond point ! . . la chose est importante . .

GERCOUR.

Qu'un soin bien plus pressant m'agite & me tourmente !  
*allant de l'un à l'autre.*

Ah ! Dorimon, Sophie ! il faut vous découvrir  
Sainfar.

SOPHIE, *vivement.*

Eh bien ! Sainfar ?

SAINFAR *à Gercour en l'arrêtant.*

Quoi ! vous allez trahir

Un secret ? . . .



GERCOUR, *le repoussant.*

Laisse-moi, je ne veux rien entendre ;  
Mes amis, c'est mon fils.

DORIMON.

*Je ne saurois comprendre...*

LUCILE, SOPHIE, DORVAL, *ensemble.*  
Son fils !

DORIMON.

Quelle apparence ! & tu m'as dit cent fois  
Que jamais de l'hymen tu ne subis les loix !

SOPHIE, *à Lucile.*

De cet événement que faut-il que j'espere ?

DORIMON, *à Gercour.*

Tu te tais.

SAINFAR, *à Gercour.*

Achevez d'éclaircir ce mystère ;  
Et faites-moi de honte expirer à leurs yeux.

SOPHIE.

Ciel !

DORIMON.

Qu'entrevois-je ici ? leur trouble à tous les deux...

DORVAL *à Lucile.*

Je crains...

GERCOUR *à Dorimon.*

Eh bien ! tu vois son malheur & mon crime ;  
Mais en fera-t-il moins digne de ton estime ?

SOPHIE.

*se jetant dans les bras de Lucile.*

Ah ! malheureux !

LUCILE, *à Dorval avec intérêt.*

Dorval, il faut le consoler.

DORVAL *courant à lui.*

Sans doute. Cher Sainfar, loin de vous accabler,  
Cet aveu vous sert...

GERCOUR.

Oui, puisqu'il le justifie

De tous ses procédés à l'égard de Sophie.

(70)

SAINFAR.

Il me tue, il m'expose aux plus cruels mépris.

DORIMON.

Non, Monsieur, il vous donne en nous de vrais amis.

DORVAL, à Sainfar.

Je dis plus, des parens. Me feriez-vous l'injure

De croire qu'en mon sein j'étouffe la nature

Pour écouter l'erreur d'un cruel préjugé?

Des rigueurs de la loi soyez dédommagé

Par nos tendres égards, notre amitié constante...

GERCOUR, à Dorval

Je te reconnois-là.

SOPHIE, à Lucile.

Que votre époux m'enchanter!

Qu'il fait bien comme il faut parler aux malheureux!

GERCOUR.

Mai toi cher Dorimon, ah! c'est toi seul qui peux...

Je n'ose m'expliquer, je lis sur ton visage....

Au nom de l'amitié qui tous deux nous engage....

DORIMON, se retournant vers sa fille.

Sophie?

SOPHIE, avec inquiétude.

Eh bien! mon père?

DORIMON.

Il a sauvé nos jours;

Si nous vivons encor ce fut par son secours;

Peut-être ce motif, quand l'amour le seconde,

Doit te justifier aux yeux de tout le monde.

Va, de l'opinion on peut braver la voix:

De la reconnaissance il faut suivre les loix.

SAINFAR.

Que dites-vous Monsieur? tant de bonté me touche;

Mais que la vérité vous parle par ma bouche.

Le service léger que je vous ai rendu

Serois par mon hymen à trop haut prix vendu;

Si de quelque danger j'ai pu sauver Sophie,

Dois-je l'associer à mon ignominie?

Si la reconnaissance en vous s'étend trop loin,

D'en borner les effets je dois prendre le soin.

G E R C O U R.

*Cette délicatesse est poussée à l'extrême.*

S A I N F A R.

*On n'en peut trop avoir avec ce que l'on aime.*S O P H I E , *avec tendresse.**Il faut le rendre heureux , & tu connois mon cœur.*D O R V A L , *à Gercour.**J'imagine un moyen de fléchir sa rigueur,**Voilà votre héritier nommé par la nature ;**Mais une austère loi , dont la pitié murmure ,**Ne vous permettra point de lui laisser vos biens ;**Donnez-les à Sophie , & que de prompts liens**L'unissant à Sainfar , soient une clause expresse**De la donation , sans quoi son effet cesse.*

G E R C O U R.

*J'adopte cette idée , & sans tarder je veux , ...*

D O R I M O N.

*Est-ce à Dorval d'ouvrir cet avis généreux ?**Lui ! ton neveu ! c'est faire un trop grand sacrifice.*

D O R V A L.

*C'est restitution , c'est devoir , c'est justice.**à Sainfar.**Monsieur , en refusant ce que l'on fait pour vous ;**C'est outrager l'amour , & nous offenser tous.*

S A I N F A R.

*Que tout ce que j'entends a lieu de me surprendre !**il se jette aux genoux de Sophie.**Ordonnez , je n'ai plus le droit de me défendre.*

S O P H I E.

*O moment enchanteur ! mon pere ! ...*

D O R I M O N.

*Je t'entends.**Il prend sa main qu'il donne à Sainfar.**à Gercour.**Allons mon vieil ami , nous voilà tous contents ?**En t'amenant Sainfar je ne m'attendois guere**A lui faire trouver en mon ami son pere.**Mais quoi que sa naissance ait de défectueux ;**Je reçois avec joie un gendre vertueux ;*

( 72 )

Ma fille & moi pensons de la même manière ;  
La noblesse du cœur est toujours la première.

SAINFAR.

Dorval , vos procédés m'imposent désormais . . . .

DORVAL.

La loi d'en profiter , & n'en parler jamais.

LUCILE , à Dorval.

Je t'en aime encor plus.

DORVAL , *prenant la main de sa femme.*

*Voilà ma récompense.*

GERCOUR.

C'est moi qui dois à tous de la reconnaissance.

Mon cœur est soulagé d'un accablant fardeau ;

Il se ranime au feu d'un sentiment nouveau :

Mais permets-moi , mon fils , permettez-moi , Sophie ,

D'achever près de vous les restes de ma vie.

SOPHIE.

Ah ! vous serez toujours respecté par nous deux.

SAINFAR.

Chéri . . . .

GERCOUR , *les regardant avec attendrissement,*

*& leur prenant la main à chacun.*

*Supportez-moi , c'est tout ce que je veux.*

F I N.